



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

TRADUCTION
LIBRE

DE

LUCRECE.

TOME PREMIER.

par M. Panckoucke,
Libraire à Paris.

TRADUCTION

LIBRE

DE

LUCRECE,

par Panckouke (Ch. Jos.)
Avec un Discours Préliminaire.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Et se trouve A AMSTERDAM,

Chez CHATELAIN.

M. DCC. LXVIII.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LE Poëme dont je donne aujourd'hui la traduction, est la fameuse philosophie d'Épicure, soutenue dans Athenes au milieu des Sages de la Grece : philosophie adoptée dans la suite avec tous les transports de l'enthousiasme par le Poëte Lucrece dans le temps des troubles de Rome ; philosophie renouvelée, défendue & corrigée presque de nos jours par le célèbre Gassendi, & dont les principes ont été adoptés depuis par l'immortel Newton avec des modifications & des restrictions nécessaires.

Je n'ai point craint de rendre avec toute la clarté dont je suis capable, cette philosophie téméraire, contenue dans l'ouvrage le plus hardi qu'aucun mortel ait jamais osé composer. Aucun philosophe, en effet, n'a jamais parlé des Dieux avec plus d'audace : non-

Tome I.

a

seulement Lucrece nie leur providence ; mais il assure qu'ils ne sont pas les créateurs & les conservateurs de l'univers. De quels Dieux aussi parle-t-il ainsi ? De Jupiter qui prenoit toutes sortes de figures pour satisfaire ses passions ; qui prit la forme d'un taureau pour enlever Europe ; qui se transforma en pluie d'or pour séduire Danaé ; en aigle pour ravir le jeune & beau Ganimède ; de ce même Jupiter qui commit un inceste avec sa sœur Junon , dont il fit ensuite sa femme ; de Junon qui jalouse du jugement de Paris , conjura la perte de tous les Troyens ; de Venus dont les temples étoient ouverts à la prostitution , & qui non contente de prodiguer ses faveurs dans l'Olympe , descendoit sur la terre pour varier ses plaisirs ; de Mercure qui servoit tout-à-la-fois de décroteur , de maître-d'hôtel & d'échançon au maître des Dieux , & qui pour s'amuser faisoit le métier de voleur parmi les hommes. Cette théologie pouvoit prêter des images riantes à l'imagination toujours tendre & facile des Poètes ; mais elle ne pouvoit que bleffer la raison sévère d'un philosophe aussi su-

P R É L I M I N A I R E. iij
blime que Lucrecc. D'ailleurs, si les
Romains ont vu sans s'alarmer pa-
roître un ouvrage qui détruiroit leurs
Dieux, fouloit aux pieds leur religion,
qu'aurions-nous à en craindre aujour-
d'hui, lorsque Dieu même a daigné
nous instruire sur nos devoirs; lorsque
la lumière pure & sacrée de la révé-
lation nous éclaire; que la raison a
fait de toutes parts d'immenses pro-
grès, & que l'étude approfondie de
la nature nous a fait voir de toutes
parts les traces d'une cause intelli-
gente & toute-puissante.

J'ai fait cette traduction avec tou-
te la liberté dont on doit se servir,
quand on veut rendre claire & intel-
ligible une philosophie ancienne &
très-obscur : la plupart des personnes
qui lisent Lucrece semblent ne faire
cas que de quelques élégantes des-
criptions, de quelques tableaux pitto-
resques, de quelques maximes de mo-
rale; ce sont ces morceaux sur-tout
qu'elles se plaisent à citer, mais j'ai
eu devoir m'attacher davantage au
fond des idées, au corps du système.
Lucrece ne doit point être regardé
comme un auteur simplement agréa-

ble & élégant, mais comme un Philosophe profond & sublime qui renferme les vues les plus générales sur la nature, qui embrasse son objet d'un seul coup d'œil, & qui déduit avec beaucoup d'art, de méthode, l'explication des phénomènes, des principes qu'il a établis.

C'est cette partie philosophique & systématique que j'ai sur-tout travaillée avec le plus de soin, je me suis toujours beaucoup plus attaché à rendre le sens que les mots, les idées que les phrases; Lucrece d'ailleurs répète souvent les mêmes choses; quand une comparaison lui plaît, il ne craint pas de l'employer jusqu'à quatre & cinq fois; souvent serré & concis, beaucoup plus souvent diffus, il délaye ses idées dans un flux de paroles; il y revient, il les répète sans cesse. J'ai donc cru devoir supprimer les répétitions, abrégé ou renvoyer ses idées pour les rendre avec plus de clarté. J'ai retranché en entier dans le premier livre les systèmes d'Empédocle, d'Anaxagore, &c. que Lucrece n'expose que pour les réfuter: l'exposition de ces systèmes m'a paru au-

jourd'hui indifférente à celui d'Epicure; ils ne peuvent servir ni à l'établir, ni à le réfuter. Dans le second & dans le troisieme livre j'ai donné par extrait quelques branches de cette philosophie épicurienne, qu'il n'étoit guere possible de faire comprendre autrement. J'en ai usé de même dans le quatrieme livre à l'égard de la doctrine ingénieuse, mais assez obscure des simulacres.

Je n'ai point fait de changement ou très-peu dans le cinquieme & surtout dans le sixieme livre, que j'ai même traduits assez littéralement; car quoique la plupart des explications de ces livres soient fausses & même dénuées de vraisemblance, j'ai cru devoir les laisser subsister, parce qu'elles découlent naturellement des principes, & qu'elles font voir la méthode de l'auteur pour l'explication de phénomènes & de faits aussi compliqués.

J'ai évité aussi autant que j'ai pu de me servir des mots surannés de l'ancienne philosophie, comme d'atomes, d'éléments crochus, &c. car la plupart des systèmes philosophiques prétent souvent plus au ridicule

vj D I S C O U R S
par les termes qu'on y employe, que
par la singularité des idées qu'ils peu-
vent renfermer.

Quelque clarté cependant que j'aie
tâché de répandre dans cet ouvrage,
je doute que cette philosophie ne pa-
roisse encore fort obscure à bien des
personnes; nous ne sommes plus à
l'unisson de ces idées, si l'on peut
parler ainsi; ceux qui vivoient du temps
d'Epicure ou de Lucrece entendoient à
demi-mot, parce que ces matieres fai-
soient le sujet des conversations de ce
temps, & qu'on étoit à portée de se
faire expliquer, ou développer les en-
droits qui pouvoient paroître obscurs.
Il en fera de même un jour de la
philosophie de Descartes ou de toute
autre; ceux qui viendront après nous
auront plus de peine à l'entendre, par-
ce que cette philosophie ayant passé
de mode, bien des choses qui pou-
voient paroître claires, parce qu'elles
étoient expliquées ou discutées, ne le
paroîtront plus. Ce sera le sort de
toute philosophie qui n'aura pas pour
base la vérité; car elle seule est éter-
nelle, immuable, claire, intelligible,
& peut-être que le caractère qui peut

PRÉLIMINAIRE. vij
fervir à la faire reconnoître le plus
aisément, c'est que dès qu'elle se pré-
sente, elle paroît avec tant de clarté
qu'on n'a pas besoin de la désigner
ni de la faire remarquer.

Mais en exposant la doctrine témé-
raire de ce célèbre philosophe, je crain-
drois qu'on ne m'accusât de l'adop-
ter, si je ne m'appliquois à la réfuter.
Pour y répondre de la maniere la plus
solide, j'ai cru qu'il suffiroit de dé-
montrer par le spectacle de la nature,
que la matiere n'avoit jamais pu en
se réunissant, établir d'elle-même &
sans le concours d'une cause intelli-
gente, les rapports & les convenances
que nous voyons tant dans les gran-
des masses de l'univers, que dans les
plus petites parties : c'est l'objet de
la premiere partie de ce discours. Je
donne dans la seconde les preuves de
la spiritualité de l'ame : j'ai tâché d'en
former un corps d'objections qui ré-
pondent aux arguments du troisieme
livre de Lucrece. J'ai présenté ces preu-
ves de l'existence de Dieu & de l'ame
de la maniere la plus générale ; car
il me semble qu'on n'a point toujours
été assez délicat sur le choix de ces

fortes de preuves, & que souvent même on en a fait un abus.

Je n'ai point cru devoir entrer dans le détail des objections particulières que l'on peut faire contre ce système. Il m'a paru qu'il étoit fort inutile de répondre à la doctrine des simulacres, de prouver qu'aucun être vivant ou végétant ne pouvoit se former de la corruption; que la terre dans sa première jeunesse avoit formé les germes de toutes les especes d'animaux; que des fleuves de lait couloient alors pour la nourriture de ces premiers nés; que les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils ne le paroissent; que le soleil s'éteint toutes les nuits, qu'il reparoit tous les matins allumé derrière les montagnes; que les éclipses pourroient être produites par l'enfoncement des astres dans quelques cavernes, &c. On peut consulter à ce sujet l'anti-Lucrece du Cardinal Pagnac, ouvrage écrit avec autant de solidité que d'agrément, & auquel on ne peut reprocher que d'avoir quelquefois opposé des erreurs grossières à des erreurs absurdes; comme d'admettre le plein, la matiere subtile de

Descartès, le système des tourbillons ; d'avoir dit que les animaux ne sont que de simples automates, que toutes leurs opérations peuvent s'expliquer facilement par les loix de la mécanique ; d'avoir dit encore que chaque espèce d'animaux ou de végétaux n'est que le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde renfermoit tous les individus qui sont nés & à naître, &c.

Je n'ai employé dans tout ce discours que des preuves sensibles & physiques ; elles me paroissent préférables aux preuves métaphysiques, toujours susceptibles de divers sens, & dont toute la force ne consiste le plus souvent que dans la sagacité de celui qui fait les employer. Il n'y a peut-être pas un seul argument métaphysique auquel on n'ait fait des objections très-solides. C'est de cette science vaine & inutile qui tire tout son orgueil de l'obscurité de ses principes, que viennent presque toutes les erreurs, la différence des jugemens entre les savans ; la diversité de leurs opinions ; c'est elle qui faisant perdre sans cesse de vue les objets sensibles,

a entraîné les plus beaux génies dans un dédale de difficultés insurmontables. On a vu une secte de Philosophes engagés sous ses drapeaux, douter de leur existence. Elle a créé les formes plastiques, les monades Leibnitiennes, l'harmonie préétablie ; elle a fait naître toutes les disputes sur le vuide, l'espace, la durée, le temps, &c. elle exalta l'ame de Platon, a de nos jours rendu inutile le beau génie du pere Malbranche. N'est-ce pas par de vaines subtilités métaphysiques que cette multitude de sectes, d'erreurs, de schismes, d'hérésies qui se sont élevées dans le sein du Christianisme, se sont accrues & fortifiées. C'est cette science obscure qui se mêlant à nos études, les a corrompues, en a retardé les progrès, & a pendant longtemps obscurci & étouffé les lumieres naturelles de la raison.

N'est-ce point en raisonnant d'après ses principes & d'après des idées de l'Etre parfait, que des Philosophes ont conclu que Dieu n'étoit pas l'auteur de la nature, parce qu'il y avoit de l'imperfection dans son travail ? N'est-ce pas en raisonnant d'après de

vaines idées de la substance, que Spinoza conclut qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans le monde? C'est la métaphysique qui a fourni des arguments avec lesquels on a prétendu détruire la liberté; c'est cette science qui portant ses erreurs jusques sur les beaux arts, a fait du beau, du goût, des qualités relatives, arbitraires; c'est du sein ténébreux de cette science enfin que se sont élevés les systèmes les plus monstrueux: elle a corrompu les sources sacrées de la morale; elle a fait de la politique une science cruelle, & a élevé des doutes sur les choses les plus claires & les plus simples.

En vain prétend-on que ce sont les abus de cette science qui en ont fait une source d'erreurs; que la métaphysique peut être utile quand on fait la renfermer dans de justes bornes, je répondrai que l'abus a toujours été inséparable de l'usage, puisqu'il est dans tous les temps ceux qui s'en sont servi, se sont toujours égarés & ont tombé dans des difficultés insurmontables. On n'est peut-être redevable à la métaphysique que d'une

xij D I S C O U R S
seule vérité, c'est qu'il n'y a point d'idées innées; cependant si l'on veut prendre la peine d'examiner ce que Locke a dit sur ce sujet, on verra que c'est moins le fil de ses raisonnements qui le prouve, que les expériences & l'observation que l'on peut faire sur le développement des idées d'un enfant qui vient de naître, & sur l'impossibilité qu'il y auroit que les idées les plus générales fussent différentes, si ces idées étoient innées, car un Lapon, dans cette supposition, devoit avoir les mêmes idées générales que l'Européen le plus instruit.

P R E M I E R E P A R T I E .

C'Est principalement en examinant l'ordre & l'uniformité qui regne dans toute la nature, que l'on peut avoir des preuves de l'existence de Dieu. Si le désordre regnoit dans l'univers physique, si ces globes qui roulent sur nos têtes n'étoient pas assujettis à un mouvement réglé & périodique; si tous les êtres animés qui

composent notre petite terre, n'avoient entre eux aucun rapport; si toutes les productions de la nature étoient tellement variées qu'elles ne conservassent entre elles aucune ressemblance; on pourroit croire que cet univers est le produit du hazard; mais si le spectacle de la nature entière montre un plan tracé, suivi, intelligent; si tous les phénomènes sont liés les uns avec les autres; si la structure & la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme & des animaux nous fait voir des rapports entre eux, nous devons être persuadés que des éléments de matiere, insensible & sans intelligence, n'ont pu produire des assemblages aussi parfaits & des rapports raisonnés dans la masse & dans toutes les parties. Pour mieux nous en convaincre, entrons dans quelque détail à ce sujet.

On ne peut douter qu'il y a un espace vuide où la matiere & les corps se meuvent. Sans cet espace vuide, il est impossible de concevoir le mouvement d'aucun corps, & d'expliquer aucun des phénomènes de la nature. Des éléments de matiere doivent avoir

un mouvement nécessaire dans un espace vuide, ils doivent se mouvoir en ligne droite, se diriger tous les uns auprès des autres suivant des lignes paralleles sans jamais se joindre ni s'accrocher; comment en effet pourroient-ils se mouvoir autrement? Un corps qui se meut dans un espace libre, ne peut avoir d'autre direction qu'une ligne droite, la rencontre même d'un obstacle qui l'obligeroit à se réfléchir se porteroit encore sur une ligne droite; tout autre mouvement comme celui de déclinaison, d'inflexion, d'attraction, n'est donc point le mouvement propre de la matiere premiere, c'est un mouvement secondaire imprimé aux éléments par une main divine, & quand il n'existeroit aucune des merveilles des choses d'ici-bas; ce mouvement contraint des corps de la matiere qui se soutiennent, se balancent, & parcourent avec majesté des orbes immenses sur la voûte des cieux, seroit une premiere preuve physique de l'existence d'une cause premiere intelligente qui a imprimé ce mouvement à la matiere.

Mais combien d'autres merveilles

sur la terre & dans le ciel prouvent que ce monde n'est point l'effet du hazard. Des milliers de soleils qui gardent toujours entre eux la même distance, couvrent l'immense étendue de l'espace des cieux ; les planetes sont assujetties à un cours constant & périodique, elles se meuvent toutes dans le même sens, presque dans la même place & dans des orbites à-peu-près semblables ; tous ces astres sont liés & enchainés les uns avec les autres, la terre correspond avec le soleil & la lune ; le soleil par sa chaleur éclaire, échauffe, fait naître les productions des saisons différentes. La lune en se balançant sur l'atmosphère de la terre, assujettit les eaux de la mer à un mouvement réglé, si ce balancement n'avoit point été mesuré avec intelligence, cet astre nous nuirait plutôt que de nous servir ; plus près de la terre, il enferreroit l'atmosphère, comprimerait les ondes de la mer, leur ferait franchir leurs rivages, rompre leurs digues & ne ferait de la terre qu'un immense marais. Si la distance de la terre au contraire étoit plus considérable, elle ne répandrait qu'une

lumiere très-foible, l'air n'auroit point d'élasticité, la mer feroit sans mouvement, & les animaux n'auroient pu ni vivre, ni respirer.

Supposons que des particules de particules de matiere, en se mouvant dans l'espace, aient pu dans la suite des âges, en multipliant leurs combinaisons à l'infini, former des assemblages, peut-être des ébauches d'êtres vivants & organisés, comment auroient-elles pu produire tant de monde divers, tant de productions différentes; ce qui n'est pas intelligent peut-il créer des choses qui le soient? L'univers n'a point été fait par parties. Un siecle n'a point vu se former le soleil, un autre siecle la terre, un autre siecle encore les hommes & les animaux. Le monde a été fait d'un seul jet dans un intervalle très-court. Toutes les grandes masses de cet univers ont dû être formées dans le même-temps pour subsister & ne pas retomber dans l'anéantissement. La distance où les astres sont à l'égard les uns des autres, ne peut donc être que l'effet d'un dessein prémédité, d'un être intelligent; éloignez la terre du soleil, un

PRÉLIMINAIRE. xvij
froid mortel y fera tout périr ; rapprochez-la , une chaleur brûlante consumera tout & dévorera sa substance.

Mais si le spectacle du ciel est magnifique, si la vue de tant de corps qui dépendent les uns des autres, qui se pressent, qui s'attirent, qui se balancent , a de quoi frapper & ravir notre admiration, la considération de la structure du corps des animaux n'est point moins merveilleuse ; le jeu de tant d'organes qui se répondent ; la souplesse, l'emboîtement des parties, la beauté du mécanisme intérieur, la correspondance entre toutes les parties ; le dessein exquis de l'ouvrage nous fait voir qu'un tel chef-d'œuvre ne peut être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des éléments qui se réuniront par hazard pourront , si l'on veut, former des blocs de pierres ou de marbre , parce que ces corps ne sont que le produit d'une matière plus ou moins ferrée, mais ils ne pourront l'organiser , former dans l'intérieur des corps qu'ils composent des os, des nerfs, des muscles, des veines, &c. Ils ne pourront pas établir de l'ordre & de la convenance entre

toutes ces parties, ils ne pourront pas leur assigner à chacune leur fonction, déterminer leur usage ; ils ne pourront pas mettre ces parties intérieures en correspondance avec les parties extérieures : un animal, une plante n'est point un composé d'éléments semblables, chaque partie a une forme, une figure différente ; elles sont destinées & construites avec beaucoup d'art : ce n'est point une simple addition de petites surfaces ; c'est une pénétration intime des éléments combinés & distribués avec une sagesse infinie.

Si l'on observe de l'ordre, de l'harmonie, de l'intelligence dans chacune des productions de la nature, considérées séparément, on les retrouve encore, lorsque l'on vient à les comparer toutes entr'elles ; car tous les êtres ne composent qu'une longue chaîne qui descend par degrés de l'animal le plus composé à celui qui l'est moins, de celui-ci à un autre qui l'est encore moins, & ainsi de suite. Les individus qui se suivent dans cette chaîne, n'ont entr'eux que quelques légères différences ; les parties essentielles à la vie

se conservent d'un bout de la chaîne à l'autre, & ce qu'il faut bien remarquer, c'est que ces parties communes sont semblablement placées dans cette suite d'individus. Dans les animaux qui ont de la chair & du sang, ces parties sont le cœur, les intestins, les poumons, &c. elles occupent relativement la même place dans chaque animal. Il y a encore d'autres parties aussi essentielles : ce sont les grosses parties du squelette qui se conservent, quoique différemment modifiées, depuis l'homme jusqu'aux plus petits insectes. Les côtes, par exemple, se trouvent dans tous les quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, & on en suit les vestiges jusques dans la tortue où elles paroissent encore destinées sous lesillons qui sont sous son écaille. L'homme à ne considérer que son corps, a du rapport avec le singe, celui-ci avec un autre animal, & ainsi de suite. Que l'on compare le corps d'un cheval à celui de l'homme, on observera quelques rapports entre leurs parties tant internes qu'externes; l'un & l'autre sont composés de parties solides

qui ont entr'elles beaucoup d'analogie. Le squelette du cheval n'est que celui de l'homme qui a passé par des variations & des changements successifs; l'un & l'autre ont un cœur, des poumons, des veines, des artères, des nerfs; toutes ces parties sont semblablement placées dans chaque animal. Si l'on compare les parties extérieures, on y découvrira d'autres rapports. Qu'on compare l'homme au plus petit insecte, ces rapports seront moins sensibles, parce que ce dernier dans la chaîne des individus est très-éloigné de l'homme.

De tous ces faits on tire naturellement une preuve nouvelle de l'existence de Dieu; car puisque tous les êtres qui nous environnent, forment une longue chaîne qui descend par degrés de l'animal le plus composé à celui qui l'est moins; cette chaîne qui forme un tout régulier & constant, ne sauroit être le produit du concours aveugle des éléments, ou l'effet de quelques forces motivées, ou, pour le dire en général, elle ne sauroit être l'effet du hazard; car la mécanique du hazard est aveugle. Les métamor-

phoses continuelles qu'il produiroit , (supposé qu'il fût créateur de l'univers) se montreroient sous mille formes différentes , qui n'auroient entre elles aucune analogie ni rien de commun , il ne pourroit tout au plus produire que des surfaces ; il n'agit pas dans l'intérieur des corps , il ne sauroit les pénétrer , les façonner au dedans ; quand on accorderoit qu'il pourroit produire des sels , des cristaux , on n'en seroit pas plus avancé ; ces corps ne sont composés que de petits corps semblables , de surfaces appliquées les unes sur les autres ; mais les corps organisés des animaux , des végétaux sont composés de parties dissemblables & différentes entre elles , tous les individus ont entre eux quelque ressemblance , ils conservent d'un bout à l'autre d'une manière caractéristique , des parties communes qui les lient les uns avec les autres. Cette chaîne d'être succéssifs , d'individus semblables , ne sauroit donc être que l'effet d'une intelligence suprême , intelligence qui a créé la matière première , dont elle a formé un premier modèle. De ce modèle elle en a tiré

les deux premiers de chaque espece d'animaux, & les variant d'une infinité de manieres différentes, elle a formé successivement toutes les especes d'animaux que nous observons dans la nature. L'homme qui ne fut que la derniere modification de ce premier dessein, fut choisi pour commander & dominer sur toute la terre.

A ces preuves générales de l'existence de Dieu, on peut en joindre d'autres qui le sont moins, comme celles que l'on tire des causes finales. Une cause finale est le but, la fin, l'objet qu'un être intelligent se propose dans les choses qu'il conçoit ou qu'il exécute. Les hommes comme êtres intelligents, ont leurs causes finales. Dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils entreprennent, ils doivent avoir un but, un objet. Quand un Architecte bâtit une maison, il en proportionne la grandeur au nombre des personnes qui doivent l'occuper, les fondations sont relatives à la nature du sol, à la hauteur & à la masse du bâtiment, les appartements sont distribués suivant l'usage qu'on leur attribue, tout y doit être commode,

PRÉLIMINAIRE. xxij
riant , agréable , bien proportionné :
il en est de même de la nature , toutes
ses productions ont du rapport ,
de la liaison les uns avec les autres ,
il regne une harmonie générale dans
l'ensemble , de l'accord & de la con-
venance dans toutes les parties , on
doit donc en conclure qu'elles ont été
faites l'une pour l'autre , qu'elles ont
été construites à dessein par un être
intelligent. Nous ne doutons pas que
les ouvrages des hommes ne soient
faits suivant certaines vues , & nous
pourrions douter que les ouvrages de
la nature , qui leur sont infiniment su-
périeurs , aient été produits sans au-
cune vue morale ? C'est l'abus des cau-
ses finales qui a affoibli ce genre de
preuves ; car de même que nous fai-
sons une infinité de choses sans vue ,
sans dessein , sans presque y penser , il
est certain qu'il y a une infinité de
choses dans la nature qui n'ont point
été faites dans la vue de notre utilité
ou de notre commodité ; les cavernes
dans les rochers ne sont point cons-
truites pour la retraite des bêtes fa-
rouches ; les pierres ne viennent point
exprès sur le bord des grandes routes

pour la facilité d'en construire les chemins; la laine n'a point été donnée aux moutons pour nous couvrir, puisque les premiers moutons n'avoient point de laine, & qu'ils n'ont que du poil dans les climats du nord & du midi. Pour juger de la vérité d'une cause finale, il faut que son effet soit généralement & constamment le même; ainsi comme dans tous les temps & dans tous les lieux, tous les animaux se sont servis de leur estomac pour digérer, de leurs yeux pour voir, de leurs mains pour toucher, on peut & on doit en conclure que ces parties ont été construites dans ce dessein par l'auteur de la nature.

Il existe donc une cause intelligente qui a créé tout le fonds de la matière première, qui lui a donné le mouvement, qui l'a ensuite réunie & combinée pour en former tous les corps de l'univers. Puissance immense, infinie, source éternelle de toutes les existences, c'est elle qui a créé le ciel, la terre, la mer, les plantes, les animaux, elle veille sur toutes les espèces; elle maintient, elle conserve les individus; son pouvoir est immense
sur

P R É L I M I N A I R E. XXV
sur toute la nature ; d'un clin d'œil ,
l'Éternel voit le présent , le passé , le
futur ; infini comme l'espace , il en oc-
cupe tous les points. La nature entie-
re est une preuve toujours constante
& vivante de l'existence de ce pre-
mier moteur ; tout y porte l'emprein-
te & les marques de son essence di-
vine , les cieux sont enchaînés avec
la terre , la terre a du rapport avec
les hommes , les hommes avec les
plantes , & celles-ci avec les miné-
raux. Le spectacle de l'univers nous
fait donc voir un plan dessiné avec sa-
gesse , des vues générales , des causes
finales , un enchaînement de combi-
naisons , soumis à une cause premie-
re & intelligente.

SECONDE PARTIE.

Nous avons dit dans le commen-
cement de ce Discours qu'il y a un
espace vuide , que la matiere en se mou-
vant dans cet espace , n'auroit eu qu'u-
ne direction en ligne droite & sur des
lignes parallèles , que les éléments

xxvj D I S C O U R S
avoient un mouvement d'inflexion ou
d'attraction ; que c'étoit ce mouve-
ment secondaire qui forçoit les pla-
netes à décrire des orbes autour d'un
même centre ; que tous les êtres de
la nature avoient des rapports les uns
avec les autres ; que tous les animaux
avoient des parties semblables & com-
munes : nous avons conclu des rap-
ports & des convenances qu'il y a
dans l'universalité des choses & dans
chaque des parties, que le monde étoit
soumis à un Etre suprême. Nous al-
lons rechercher maintenant s'il existe
dans l'homme un être distinct & sé-
paré de son corps, ou plutôt si la ma-
tière en s'organisant peut acquérir la
liberté de penser, de vouloir, de se
déterminer ; mais de même que pour
juger du mouvement d'une montre
ou d'une machine quelconque, il faut
la décomposer & en examiner chaque
partie séparément, faisons un court
examen de toutes celles qui compo-
sent le corps humain. Si chacune des
parties qui le forment, a une fonction
qui lui soit particulière, nous serons
convaincus que la pensée n'est pas
celle qui lui appartient.

Les os sont les parties solides du corps, ils servent de base & de point d'appui à toutes les parties molles, c'est la charpente de la machine ; les téguments en sont les enveloppes ; les muscles donnent le mouvement & l'action à toutes les parties, ils sont les principes de la force ; le cœur est au corps ce que le balancier est à une pendule, il en règle, modifie les mouvements & les ressorts ; la poitrine, les poumons sont les organes de la respiration ; d'autres grandes parties, comme l'œsophage, l'estomac, la vésicule du fiel, sont destinées les unes à donner passage aux aliments, les autres à les broyer & à en faciliter la digestion ; les aliments broyés & réduits en petites parties, sont portés par différents canaux dans le sang qu'ils servent à renouveler & à rafraîchir ; le sang lui-même charié par d'autres vaisseaux se distribue en une infinité de petits rameaux qui aboutissent aux extrémités de toutes les parties du corps, & sert à leur accroissement & à leur entretien ; les nerfs qui viennent aboutir à tous les points de la surface du corps, étant formés de la matière la plus

xxviii DISCOURS
ductile & la plus délicate, sont destinés à recevoir toutes les impressions du dehors, ils sont les organes du sentiment ; le cerveau sert à les nourrir & à les entretenir ; nos sens ont la faculté de recevoir l'impression de la forme, de la masse, de la couleur des objets. Les qualités sensibles des corps, comme le son, la chaleur, la dureté agissent sur eux, ils sont les miroirs où les objets se réfléchissent ; mais ils n'ont pas la puissance de comparer les impressions qu'ils reçoivent, ils ne peuvent pas raisonner sur leurs qualités ni en tirer des résultats généraux ; car les impressions que reçoit chaque sens étant différentes, il faut donc qu'il y ait dans le corps un être qui compare les sensations que reçoit l'œil avec les sensations que reçoit l'oreille, puisque cette comparaison a lieu, & quel être corporel pourroit comparer des choses qui ne le sont pas ? Si les sens d'ailleurs faisoient les fonctions de la pensée, il faudroit de toute nécessité que la perte d'un œil ou de quelqu'autre sens apportât du changement dans nos idées, ce qui n'arrive pas. Si la pensée

étoit une qualité inhérente à la matière, comme on l'a prétendu, rien ne pourroit altérer ou modifier cette qualité : la matière d'un élément ne peut changer, quelque soit son emploi dans la composition d'un corps. La matière est également pesante, impénétrable, indivisible, soit qu'elle soit l'élément d'un arbre ou d'un puceron. La pensée seroit donc toujours la même dans le même être ; mais à combien de jugemens, de façons de penser différentes n'est-on pas exposé dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse ? A combien même de variations n'est-on pas souvent livré du soir au matin ? Mais puisque nous comparons les objets que nos sens nous transmettent, que nous généralisons nos sensations, que nous faisons abstraction des êtres sensibles, que nous nous élevons à des idées abstraites & générales ; que nous sommes les inventeurs des arts & des sciences, que nous les avons étendus & perfectionnés ; que nous raisonnons sur la nature des corps, sur le temps, l'espace, la durée, il faut donc convenir que toutes ces opérations

qui sont le produit de nos sensations comparées, ne peuvent appartenir à des organes corporels, & sont les attributs d'un être distinct & séparé de la matière.

Si la pensée n'étoit que le résultat de la combinaison des organes corporels, l'esprit pourroit-il se représenter tant d'objets à la fois ? La vue pourroit-elle s'étendre sur la terre, la mer, le ciel ? Comment tant de sensations, tant d'idées différentes pourroient-elles être saisies & retenues par des organes matériels ? Le cerveau qui n'est qu'une substance molle, une espèce de mucilage, pourroit-il conserver les empreintes de tant d'images, de tant d'objets divers qui frappent & agissent sur nos sens à la fois ? Comment peut-on assurer que les images des objets extérieurs se peignent tout entier sur un organe matériel ; il faudroit donc dire alors qu'il émane de tous les corps des images légères qui pénètrent par nos sens, & qui vont s'imprimer sur cet organe. Mais comment tant de simulacres ne seroient-ils pas effacés les uns par les autres ? Tant d'images ne se confondroient-elles pas ? Les dernières ne se-

roient-elles pas obscurcies par les premières? Et comment l'esprit pourroit-il aller sur le champ prendre ses idées dans la confusion & le mélange de tant d'objets différents? Le cerveau n'est donc point un centre de réunion où toutes les images viennent se peindre; ce n'est qu'un organe de sécrétion; c'est la terre des nerfs, comme l'a fort bien démontré un des plus célèbres philosophes de notre siècle. Mais puisque le cerveau n'est point le réservoir de nos idées, & qu'aucune partie du corps ne peut l'être, il y a donc un être distingué du corps, qui est le centre de toutes nos perceptions.

Si l'ame étoit formée d'éléments matériels, l'homme seroit l'esclave de ses pensées, il ne jouiroit d'aucune liberté, il seroit entraîné nécessairement par l'impression des objets extérieurs, car tout ce qui est corps ou matière est soumis & enchaîné par des loix physiques, nécessaires, immobiles : mais si nous ne doutons pas de notre liberté, * si nous som-

* Pour entendre la plupart des objections suivantes, il faut lire les arguments du troisième livre de Lactance auxquels ces objections répondent.

xxxij D I S C O U R S
mes intimement persuadés que nous
avons le choix de vouloir & de ne
pas vouloir ; si nous pouvons agir,
faire & nous déterminer à notre gré,
nous ne pouvons douter que cette
qualité ne peut appartenir à la ma-
tière, puisqu'elle est toujours mue &
entraînée nécessairement. Lucrece &
les Épicuriens avoient prévu cette ob-
jection, & comme ils ne doutoient
pas de leur libre arbitre, ils avoient
imaginé pour l'expliquer d'attribuer
aux éléments des corps un mouve-
ment de déclinaison ou d'inflexion,
de sorte que la matière étant entraînée
nécessairement dans le vuide, suivant
des lignes paralleles, est détournée
tant soit peu de sa direction par ce
second mouvement : mais si ce pre-
mier mouvement, comme le suppose
Lucrece, est nécessaire, éternel, im-
muable ; si les éléments parcourent de
toute éternité des lignes droites dans
l'espace, pourquoi ce mouvement d'in-
flexion ne seroit-il pas aussi nécessai-
re ? Les forces dans les principes des
corps ne sauroient varier, un élément
de matière ne peut déterminer sa rou-
te, en changer à son gré, il faudroit

PRELIMINAIRE. xxxiii
cependant que cela fût pour rendre
raison de sa liberté, mais si cette idée
est contraire à celle que nous nous
formons du mouvement, on est donc
forcé d'avouer que la liberté ne peut
être une modification, un attribut de
la matière, & on ne peut s'empêcher
de convenir que cette faculté n'appar-
tienne à un être qui en soit dis-
tingué, & ne démontre l'existence de
l'ame.

Il faut distinguer dans l'homme
deux sortes de sentiments, le senti-
ment de l'ame & le sentiment du
corps; ce dernier n'est qu'un résul-
tat mécanique, un arrangement,
une disposition des organes, comme
dans la plante nommée *sensitive*, qui
paroît n'être sensible à l'approche de
la main qui veut la toucher, que par-
ce que probablement elle est compo-
sée d'organes très-souples, très-déli-
cats, de filets si menus que la moi-
ndre impression agit sur leur tiffure en
les obligeant de se resserrer; l'homme
étant aussi composé d'organes flexibles
& très-déliés, éprouve dans tous ses
membres ce sentiment mécanique,
qu'il ne faut pas confondre avec les

sentiments, les affections de l'ame que nous éprouvons : mais il n'est point étonnant que le sentiment abandonne les parties les unes après les autres, que la mort se communique des pieds aux jambes, aux cuisses, à toutes les autres parties du corps, ce n'est point l'ame alors qui périt, car la tête conserve toute sa raison, mais c'est une dissolution, une division dans toutes les parties du corps; ce sentiment matériel est plus marqué dans de certaines parties du corps que dans d'autres comme au Diaphragme, parce que ce lieu est le centre des forces de l'animal; ainsi quand on coupe un animal en plusieurs parties, quand un guerrier dans les combats a perdu un bras ou une jambe, quoique le mouvement de chacune de ces parties retranchée soit sensible, on n'en peut pas conclure que l'ame soit divisible, car ce mouvement n'est point un effet de l'ame, mais du ressort des parties qui se détendent.

Comment l'ame seroit-elle composée d'éléments d'air, de vent, de chaleur? Ces éléments sont-ils d'une nature différente des autres éléments de

la matiere, parce qu'ils sont plus petits plus déliés? Qu'on combine ces trois éléments de tant de manieres que l'on voudra, pourront-ils produire la pensée? D'ailleurs dans le temps de la formation du corps & de son développement se fait-il dans le corps même une séparation des éléments d'air, de vents, de chaleur? Concevra-t-on jamais une telle séparation, l'air, la chaleur, le vent, parce qu'ils sont d'une nature plus déliée, ont-ils pour cela la puissance de s'attacher aux différents membres du corps, de leur commander, de les faire obéir à leur gré? Epicure, pour se tirer d'embarras, admettoit une quatrième nature, un élément encore plus actif, plus délié que l'air, la chaleur; mais cet élément de quelque nature qu'on le suppose, puisqu'il est matériel, aura-t-il la propriété de penser, d'ordonner ses idées, de comparer des sensations? Si l'ame n'étoit qu'une matiere légère, fluide, unie très-étroitement aux veines, aux nerfs du corps; il faudroit, lorsqu'on coupe un bras ou une jambe, que les fonctions de l'ame ne fussent plus les mêmes; il

Il faudroit que le retranchement d'une partie, altérât notre raison, la rendît défectueuse ; l'ame étant séparée de quelques-unes de ses parties, son action devroit être moindre, mais puisqu'on n'apperçoit aucun changement semblable, que le retranchement de plusieurs de nos membres n'altère en rien les facultés de l'ame, il en faut conclure qu'elle n'est pas comme le prétend Épicure, un être périssable, répandue & distribuée dans toutes les parties de notre corps.

Dans les maladies violentes, dans les fievres malignes, putrides, dans la léthargie, dans l'épilepsie, dans l'ivresse, toutes les facultés de l'ame paroissent être anéanties, l'ame ne commande plus au corps, le délire s'est emparé de tous ses sens, la raison est étouffée par les excès de la douleur qu'éprouve le corps, mais cette situation cruelle prouve même que l'ame est immortelle, car si elle n'étoit que de l'air, du vent, de la chaleur distribuée dans tous les membres, pourroit-elle résister à de si cruelles atteintes, le malade pourroit-il jamais recouvrer sa raison, comme cela arrive fort souvent ?

Si l'ame étoit de même nature que le corps, si elle étoit comme lui composée d'éléments, elle partageroit nécessairement & indispensablement toutes les situations, les accidents, les maladies qui arrivent au corps; mais l'on voit très-souvent des personnes malades conserver un esprit très-sain; celles qui meurent de la poitrine, conservent jusqu'aux derniers moments toute l'activité de leur ame. On voit des personnes infirmes, estropiées, d'un corps difforme, qui ont un jugement fort sain, un esprit fort étendu, l'ame n'est donc pas si intimement unie au corps qu'elle en partage toutes les infirmités, elle n'est donc pas de même nature. On a vu une secte de Philosophes mépriser la douleur, on voit même des personnes courageuses souffrir les opérations les plus cruelles sans pousser un seul cri de plainte. L'esprit ne suit donc pas toujours les mouvements du corps, il ne partage pas ses situations, il est donc d'une nature immortelle, puisqu'il se conserve en entier, lorsque le corps se partage, comme lorsqu'on coupe un bras, une jambe, une main, &c.

Si l'ame n'étoit qu'une combinaison de vent, d'air, de chaleur, la pensée seroit relative à la quantité de matiere employée dans chaque individu. Les plus gros animaux devroient être les plus spirituels, mais nous voyons tous les jours que l'esprit n'est point proportionné à la masse, au volume du corps; la pensée est un attribut de l'ame qui ne dépend pas de l'organisation; car l'homme le plus mal fait, le plus difforme a souvent plus d'esprit que celui qui a la taille la plus avantageuse & le corps le mieux proportionné.

Si la pensée n'étoit pas un être réel, distingué de la matiere, la raison ne seroit pas la même dans tous les siècles & dans tous les pays; les hommes dans tous les climats de la terre, lorsqu'ils sont parvenus au même degré de développement ont à-peu-près le même code de vérité, la même morale, les mêmes vertus. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains avoient à très-peu-près la même façon de penser sur bien des objets, & les peuples civilisés de notre Europe pensent aujourd'hui comme eux. La morale dans

le cœur de tous les hommes sera toujours la même, comme les vérités de Géométrie sont éternelles & indépendantes de nos opinions & de nos préjugés.

Le point le plus difficile est de concevoir l'union de l'ame & du corps. Comment des êtres si dissemblables ont-ils entre eux une si étroite connexité? Comment les mouvements du corps déterminent-ils & donnent-ils toujours des pensées à l'ame, & réciproquement comment certaines pensées de l'ame communiquent-elles infailliblement certains mouvements au corps; car rien n'est plus marqué, plus absolu que l'empire de l'esprit sur la matière. Nous voulons, nous nous déterminons, nous agissons à son gré & comme il lui plaît : notre simple volonté fait mouvoir dans l'instant tous nos membres; mais puisque nous sommes persuadés qu'il y a un Etre suprême, nous ne doutons pas de son action, de sa puissance sur toute la nature, quoique nous ne la concevions pas; la matière se meut, obéit à ses ordres, il l'arrange, il l'organise à son gré, il en forme des pierres ou des

animaux, suivant qu'il lui plaît. C'est ainsi que l'ame de l'homme commande à son corps, en règle les mouvements, détermine ses actions & forme sa volonté. Quelqu'incompréhensible que soit cette union, nous n'en pouvons douter par ses effets, & l'analogie & la comparaison nous en convainquent.

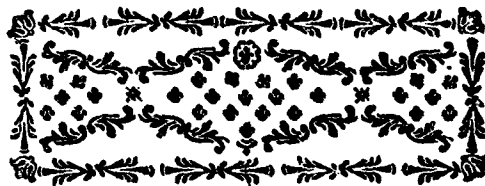
Si l'on compare l'homme à la brute, on en tirera encore de nouvelles preuves en faveur de l'ame, l'organisation de l'un & de l'autre est entièrement semblable, ce sont les mêmes organes intérieurs, les mêmes sens, la même mécanique; mais quelle immense différence dans les produits! les animaux épars sur toute la surface de la terre, ne montrent nulle part aucune trace d'esprit, ni d'intelligence; nul plan, nul dessein raisonné dans leur conduite; ils marchent constamment sur la même ligne; ce qu'ils font aujourd'hui, ils le faisoient il y a mille ans: ils ont une ame sans doute, mais elle est d'une autre nature que la nôtre, elle est mortelle & périssable, puisque tous ses produits le font. L'homme au contraire com-

mande

P R E L I M I N A I R E. xli
mande en maître à toute la nature,
il a dompté les éléments, donné des
bornes à la mer, conduit & dirigé les
fleuves, il a tiré les métaux du sein de
la terre, il s'en sert pour la rendre plus
fertile, il a perfectionné presque toutes
les productions de la nature, il
s'est remis en société, a établi des
loix, fondé la justice, inventé les arts,
perfectionné les sciences, & il fait voir
par ses découvertes journalières, qu'il
est doué d'un esprit actif, d'une ame
intelligente, & qui doit subsister éternellement.

F I N.

Tome I.



TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

LIVRE PREMIER.

AIMABLE fille de Jupiter, digne objet de l'amour des hommes & des dieux, ô Vénus ! c'est vous qui répandez le mouvement & la vie sur ce globe qu'éclairent les astres brillants & mobiles du ciel ; c'est par vous que l'univers se peuple d'animaux de toute espèce. Sans vous, la terre ne seroit qu'un triste désert, une horrible solitude. Votre présence calme les vents, dissipe les orages, produit les fleurs & la verdure. C'est vous qui ramenez les beaux jours, & qui, par la douceur de

Tome I.

A

vos regards , rendez le calme aux flots agités de la mer. A votre aspect la nature fourit & annonce le retour du printemps. La fureur de l'aquilon devient la douce haleine du zéphir. Les oiseaux amoureux célèbrent , au milieu des feuillages , votre retour par leurs tendres concerts ; les animaux quittent leurs retraites , & se rendent , en bondissant , dans de rians pâturages , ils passent à la nage les fleuves rapides. On ne voit sur la terre aucun animal qui ne se livre au doux penchant que l'amour lui inspire. C'est par votre puissance que le monde se conserve , se renouvelle ; & c'est parce qu'il n'est rien sur la terre , dans les mers & dans le ciel qui ne brûle des feux de votre amour. Mais puisque seule vous animez la nature entière , puisque vous gouvernez l'univers en souveraine , que rien ne s'embellit sans vous ; daignez , puissante Déesse , présider à mes chants ; daignez favoriser cet Ouvrage dans lequel j'essaye d'exposer au célèbre Memnius les opérations les plus cachées de la nature , & ses mystères les plus profonds. Daignez répandre sur

mes écrits vos graces bienfaisantes, & que le Dieu Mars, captif sous vos loix, ne se fasse plus entendre, ni sur la terre, ni sur la mer. On a vu souvent ce Dieu terrible, blessé des traits de l'amour, déposer sa fierté dans vos bras ; c'est dans ces moments où ses regards avides ne peuvent assez contempler votre beauté, où son ame est entièrement confondue dans la vôtre, c'est dans ces moments, dis-je, où vous pouvez l'engager, par la douceur de vos caresses, à rendre aux nations la paix qu'elles désirent avec tant d'ardeur. Ce n'est que dans la solitude ou dans une société tranquille, qu'on peut se livrer avec ardeur à l'étude de la philosophie. Et vous, cher Memnius, si la patrie n'a plus besoin du secours de votre bras, daignez prêter une oreille attentive à mes discours, & ne refusez pas, avant de le connoître, le présent que je vous offre. Mon dessein est de vous entretenir du mouvement éternel de la matiere, de la nature des Dieux, des premiers principes de toutes choses, & de vous expliquer l'origine,

la production , le développement & la dissolution de tous les êtres.

Je donnerai indistinctement le nom d'éléments, de matière première, de molécules aux petites parties de la matière, dont la substance de chaque corps est composée; & pour rendre raison des phénomènes de la nature, je n'emprunterai point l'entremise des Dieux : par leur essence, ils doivent nécessairement vivre dans une paix profonde & éternelle; exempts de douleur, de soucis & de peines, ils sont heureux de leur propre existence : n'ayant nul besoin, ils ne daigneroient pas s'occuper du soin de ce monde, & nos vertus, ainsi que nos vices, ne fauroient, ni les flatter, ni les irriter. *

Depuis long-temps la nature humaine gémissait sous le joug d'une religion dure & sévère, qui ne présentait les Dieux aux mortels que sous un aspect menaçant. Un homme d'A-

* Il n'est ici question, comme dans tout le reste de cet Ouvrage, que des faux Dieux du paganisme : les Romains, comme on sait, n'étoient pas délicats sur le choix de leurs Divinités; ils en avoient pour toutes les commodités de la vie.

thenes osa le premier s'élever contre elle, & s'opposer à sa puissance. La crainte des Dieux & de leur foudre menaçant n'abbattit point son courage; excité par la difficulté du projet, il n'en fut que plus ardent à le fuivre. Son esprit élevé embrassa la nature entière, & pénétrant jusqu'aux dernières limites de l'univers, il parvint de cette manière à connoître l'origine, la puissance, l'action & la fin de toutes choses; & il acquit, en détruisant la superstition, une gloire immortelle.

Ne croyez pas que les choses dont je traite, soient impies & criminelles; au contraire, on vit souvent dans des temps de superstition, la religion commander le crime & le favoriser. N'est-ce pas elle qui autrefois au camp des Grecs porta les chefs de l'armée à répandre le sang d'une jeune Princesse sur l'autel de Diane? Ne vit-on pas la fille du plus grand des Rois, parée de bandelettes sacrées, accompagnée de son pere qui craignoit de lever ses regards sur elle, entourée de Prêtres inhumains qui cachaient le couteau du sacrifice, & de toute l'armée qui

fondoit en larmes ; ne vit - on pas , dis-je , cette jeune Princeſſe implorer inutilement la pitié de l'auteur de ſes jours ? Sa jeuneſſe , ſa beauté , ſes larmes , le nom qu'elle portoit , ne purent lui faire trouver grace. Arrachée inhumainement des mains de ſes femmes , elle fut conduite toute tremblante à l'autel , non pour jouir , après le ſacrifice , des douceurs de l'hyménée , mais pour y être offerte en victime , & pour obtenir des Dieux , au prix de ſon ſang , des vents favorables pour le départ de l'armée , tant la religion a de puiffance ſur le cœur des mortels , même pour fuir le mal. Vous-même , Memnius , arrêté par les peintures effrayantes de nos Poètes ſuperſtitieux , craindriez-vous d'ajouter foi à mes diſcours ? Mais combien ne pourrois-je pas moi-même imaginer de fables & de chimères , qui pourroient troubler la tranquillité de votre vie & la ſérénité de votre ame ? Que les hommes ſeroient heureux , ſ'ils pouvoient ſe perſuader que la mort eſt la fin de tous leurs maux ! La religion ne ſeroit plus alors effrayante pour eux. Leur repos ne ſe-

roit pas troublé par la crainte de tourments effroyables après leur mort. Mais comment ne pas craindre ! On ignore la nature de son ame , on ne sait si elle est produite avec le corps , ou si elle n'est donnée au corps que pour l'animer après sa formation. On ignore si elle meurt , si elle périt avec lui , ou si , lui survivant , elle habite les sombres rivages du tartare. L'ame ne pourroit-elle , par la puissance des Dieux , quitter un corps pour en animer un autre , passer de celui d'un homme dans le corps d'un animal ? Cette dernière opinion a été célébrée par Ennius , le premier Poète de l'Italie , qui ceignit son front de lauriers immortels , cueillis sur le Parnasse.

C'est lui qui dans ses savants écrits nous enseigne qu'on voit s'élever sur les rives de l'Achéron un temple consacré aux Dieux infernaux ; que là on voit , non les ames , ni les corps de ceux qui meurent , mais leurs images , leurs simulacres , qui paroissent sous des formes surprenantes. C'est là qu'il prétend que celui de l'immortel Homère lui apparut en pleurant , &

qu'il daigna lui développer les profondeurs & les mystères cachés de la nature.

Ainsi , pour connoître les causes qu'elle emploie dans ses effets , dans le mouvement des cieux , du soleil & des planètes , dans la formation des êtres , il faut , avant tout , chercher avec un esprit libre & dégagé de préjugés , l'essence cachée de l'ame & de l'esprit ; il faut connoître les objets qui nous effrayent , lorsque nous veillons , & qui troublent souvent notre repos lorsque nous nous livrons à la douceur du sommeil ; comment nous croyons voir & entendre les personnes qui sont mortes depuis longtemps , & dont les cendres reposent dans la terre. Je fais combien il est difficile de traiter dans notre langue de ces matieres obscures : la stérilité , la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de me servir de termes nouveaux ; mais l'espoir d'obtenir votre amitié m'excite à tenter ce travail , trop content si je puis présenter avec clarté à votre esprit ce que la nature a de plus caché. Pour arriver à ce but , il faut éloigner toute idée de terreur ,

écarter tous les préjugés ; & pour dissiper ces ténèbres , il n'est pas besoin de la lumière éclatante du grand jour , il suffit d'envisager la nature d'un regard ferme , & ne se servir que des yeux de la raison. Si cette entreprise peut vous plaire , écoutez-moi , je commence.

Je commence d'abord pour principe , que rien ne peut se faire de rien , même par le pouvoir des Dieux ; & si la crainte qui retient nos esprits , nous porte à croire que tout ce que nous voyons , soit dans le ciel , soit sur la terre , est l'ouvrage des Dieux , nous sommes dans l'erreur. Je vous démontrerai que rien ne se peut faire de rien ; qu'un corps ne sauroit être formé que par des éléments de matière : & ceci bien entendu , vous concevrez clairement comment l'univers & tout ce qu'il renferme , a pu être formé sans le secours des Dieux. Supposons que le rien puisse donner l'existence : la formation de chaque chose n'est plus alors assujettie à aucune règle , à aucun principe ; toutes les productions se font au hasard ; on verroit fortir indifféremment du sein des eaux des hommes & des animaux. La terre pro-

A V

duirait des oiseaux & des poissons; l'air seroit peuplé de troupeaux. Tous les lieux seroient habités indistinctement; les animaux occuperoient tantôt une plaine fertile, tantôt des campagnes stériles; les arbres ne porteroient plus les mêmes fruits, mais ils en produiroient de toutes sortes d'espèces. En effet, comment les choses pourroient-elles se succéder autrement, puisque nous supposons qu'il n'y a point de principes fixes, d'éléments particuliers qui soient assujettis à un ordre constant; mais nous voyons arriver le contraire dans la nature : la génération & la succession des choses est constante & invariable; tout se fait dans un certain ordre, rien n'est produit ni formé au hasard. Tout a une matière qui lui est propre, des éléments qui lui sont particuliers, & ces éléments sont doués de qualités nécessaires, relatives à la formation des êtres.

La production des différentes choses est non-seulement assujettie au concours réglé des principes qui les forment, mais encore à l'ordre invariable des saisons. On voit dans le prin-

temps naître les fleurs & la verdure ; l'été produit le bled & les moissons, & l'automne produit la vigne & le raisin. C'est alors que les graines, les semences de ces choses, recevant de la terre les sucs qui leur sont propres, se développent & prennent leur accroissement. Si le développement des êtres n'étoit pas assujetti à des règles constantes, toute saison seroit indifférente : les animaux, les végétaux sortiroient tout formés du sein de la terre ; mais comme cela n'arrive jamais ; que tout être qui se développe, ne le fait que peu à peu dans un certain ordre, & conserve toujours, en se développant, le genre même de son espèce ; convenons que l'accroissement & le développement ont des règles constantes, & une matière analogue & propre au corps pour le développer.

Si la terre n'étoit elle-même fécondée à propos par des pluies, elle ne produiroit rien, & les animaux privés de nourriture, ne pourroient conserver leur vie & perpétuer leur espèce. Mais ainsi que les mêmes lettres dans une langue forment différents mots, la

même matiere arrangée & combinée différemment, produit les différentes choses que nous voyons. Si la production des êtres n'avoit point de principes, si l'action de la matiere n'étoit point renfermée dans de certaines limites, si la puissance de la nature étoit sans bornes, on verroit naître des hommes si grands & si forts, que de leurs pieds ils toucheroient le fonds des mers, & de leurs bras ils embrasseroient les montagnes. La production n'est donc pas une opération incertaine, & le développement ne se fait que parce que les éléments des corps se réunissent avec un ordre constant. Nous voyons tous les jours qu'une terre cultivée est plus fertile que celle qui ne l'est pas; le travail constant du laboureur met en action la matiere que renferme le sein de la terre : si cela n'arrivoit pas, pourquoi prendrions-nous tant de peines inutiles? La terre produiroit d'elle-même & sans secours, des choses plus parfaites & plus agréables que celles que nous la forçons de produire.

Les principes de chaque corps sont éternels, immuables; rien ne peut

être anéanti. La dissolution d'un être n'est que la séparation de ses parties qui se réunissent à la masse totale de la matière. Si les principes des choses étoient périssables, les êtres dans leur dissolution périroient totalement ; mais parce que la matière est éternelle, tout se conserve, & les principes ne font que changer de forme, sans changer de nature. C'est par cette raison que depuis les âges écoulés, les différentes espèces d'animaux se sont conservées constamment, & qu'elles trouvent dans la terre une matière propre à leur développement & à leur conservation.

Si le temps qui détruit tout, anéantissoit entièrement les corps, comment depuis les âges qui se sont écoulés, toutes les espèces d'animaux se sont-elles conservées ? comment ont-elles toujours trouvé dans le sein de la terre une matière propre à leur développement, à leur conservation ? comment les fontaines, les rivières, les fleuves vont-ils constamment porter, comme en tribut, leurs eaux à la mer ? Comment les cieux peuvent-ils fournir à la réparation de ces astres

immenses qui consomment une quantité prodigieuse de matiere ? Depuis tant de siècles tout devroit être anéanti ; mais parce que la matiere de l'univers est éternelle & fixe , elle a pu dans tous les âges , réparer tout ce qui se détruisoit : aucune chose n'a donc jamais pu être réduite à rien , ni s'anéantir.

Si les corps n'étoient composés d'une matiere éternelle , & que la liaison de leurs parties n'eût une certaine consistance , la moindre secousse , le moindre choc seroient suffisants pour les détruire ; mais parce que les éléments des corps sont éternels , que leur réunion se fait suivant certaines loix , un corps ne peut être détruit que par une force plus puissante que celle qui retient les parties dont il est composé , & sa destruction n'est alors que la décomposition de ses parties.

Les pluies qui tombent du ciel sur la terre , la fertilisent ; elles y préparent la matiere qui forme les moissons & la verdure. C'est par elles que les arbres produisent des fruits de toute espece ; que la terre fournit en abondance une nourriture conve-

nable aux hommes & aux animaux ; que les oiseaux dans les bois font entendre leurs doux concerts ; que l'on voit dans de gras pâturages un nombreux bétail se reposer de ses fatigues , & les petits enivrés du lait de leurs mamelles , bondir sur la verdure ; que les villes se remplissent d'une jeunesse florissante. Rien ne périt donc entièrement dans la nature : les êtres se succèdent & se réparent les uns par les autres ; la destruction d'un être est toujours remplacée par la production d'un autre.

J'ai établi jusqu'à présent que le néant ne pouvoit rien produire , & qu'aucun être ne pouvoit être anéanti ; mais parce qu'il y a dans la nature bien des choses que nous ne pouvons voir , je vais , pour donner plus de poids à mes discours , vous parler de plusieurs corps dont l'existence est certaine , quoique l'on ne puisse pas les appercevoir.

Le vent , par exemple , qui fait tant de ravages sur les mers , qui frappe & submerge les plus grands vaisseaux , & qui sur ses ailes rapides porte par-tout l'orage & la tempête ;

le vent qui déracine dans les plaines les arbres les plus forts, & renverse les forêts sur les plus hautes montagnes; le vent qui de son souffle impétueux, agitant les mers, soulève les ondes avec un murmure menaçant, n'est-il pas un corps, invifible à la vérité, mais dont l'existence n'est que trop certaine par la puiffance qu'il exerce fur la terre, dans le ciel & fur les mers? Le vent imite, dans fes fureurs, les débordements d'un fleuve, qui, groffi par les eaux d'un torrent, entraîne tout ce qui fe trouve fur fon paffage, les ponts, les digues les plus folides : les rochers qu'il roule fous fes eaux, l'aident à renverser tout ce qui s'oppose à fa fureur : de même le fouffle impétueux du vent, femblable à ce fleuve rapide, arrache, renverse, détruit ce qu'il rencontre. Les vents font donc des corps d'un volume qui échappe à nos yeux, mais qui n'en font pas moins réels, puisqu'ils imitent dans leurs actions & leurs mouvements les eaux d'un fleuve qui est composé de parties réelles, vifibles, & que nous difcernons à l'œil.

A l'existence réelle du vent, on peut ajouter celle des odeurs différentes, du chaud, du froid & des sons qui agissent sur nos sens, nous touchent, nous pénètrent, que nous ne pouvons cependant appercevoir, quoiqu'ils soient certainement matière; car il n'y a que la matière qui puisse donner des sensations ou en recevoir. Exposons des vêtemens sur le rivage de la mer, tout leur tissu sera bientôt pénétré d'humidité; exposons-les ensuite au soleil, la force de sa chaleur, en les pénétrant, en chassera toutes les parties humides. On ne peut voir comment cela se passe, parce que nos yeux ne sont pas conformés de façon à pouvoir appercevoir les petites parties ou éléments de la matière. De même, l'anneau qu'on a porté au doigt pendant une longue suite d'années, diminue, perd de sa pesanteur; l'eau qui tombe d'en-haut goutte à goutte sur un rocher, le creuse insensiblement; le fer tranchant de la charrue, en formant des sillons dans les champs, diminue, sans qu'on s'en apperçoive: le pavé le plus rude s'use à force d'y mar-

cher, & les marteaux d'airain qui sont à la porte des Grands, perdent à la fin leur forme par le fréquent attouchement de ceux qui entrent & qui sortent.

Toutes les choses diminuent, s'altèrent insensiblement; mais la nature jalouse n'a pas voulu que nous vissions les petites parties de matière dont elles s'appauvrissent à chaque instant. Et de même que nos yeux ne sauroient appercevoir l'augmentation & le développement successif des corps, nous ne saurions juger de la quantité de matière qu'ils perdent journellement, comme nous ne saurions estimer ce qu'un rocher dans la mer perd dans un certain temps par le mouvement journalier & continu des eaux. Il est donc clair que la nature forme tous ses ouvrages avec une matière invisible & imperceptible.

La matière ne remplit pas entièrement l'univers; il n'est point de corps qui ne renferme du vuide, & la connoissance de cette vérité est très-importante pour bien comprendre les choses dont je traite, pour écarter

toute incertitude de votre esprit, & prendre une pleine confiance en mes discours.

Le vuide est un espace impalpable qui n'est pas corps; car s'il l'étoit, la matiere ne pourroit s'y mouvoir. Un corps qui tendroit à se mettre en mouvement, seroit sans cesse arrêté par le voisinage d'un autre corps, puisque rien ne faisant place, tout seroit obligé de rester en repos. Mais nous voyons que dans la nature tout se meut; que la matiere mise en mouvement par différentes causes, agit dans tous les sens, dans toutes les directions, & que s'il n'y avoit pas un espace vuide, un lieu pour le mouvement, tout seroit dans l'inaction; que la matiere comme morte & réunie toute en masse, n'auroit pu rien produire, & seroit restée dans un repos éternel; & quoique les corps paroissent, au premier coup d'œil, solides dans toutes leurs parties, ils sont cependant pleins de pores. L'eau passe au travers des rochers & des cavernes; la nourriture que l'animal prend, pénètre l'intérieur de toute sa substance; les plantes tirent par leurs

racines , des parties nutritives qui se distribuent jusqu'aux extrémités des plus petites branches. La voix pénètre au travers des portes & des murailles ; le froid se fait sentir jusqu'aux os. Comment toutes ces choses pourroient-elles s'opérer , si les corps étoient solides en entier , & qu'ils ne contiennent pas de petits vuides où la matiere puisse agir & pénétrer ? Pourquoi , d'ailleurs , de deux choses d'égale grandeur , l'une a-t-elle souvent plus de pesanteur que l'autre ? Si sous un même volume un flocon de laine contenoit autant de matiere que l'or & le plomb , chacun devroit avoir le même poids ; car la nature de tout corps est d'être pesant , comme la nature du vuide est d'être sans aucune pesanteur. Ainsi donc , si deux choses d'égale grandeur sont inégales en pesanteur , c'est que l'une , sous le même volume , renferme plus de matiere , & l'autre plus de vuide. L'espace , par conséquent , que nous discernons si imparfaitement avec nos sens , existe nécessairement avec les corps , & afin que vous ne doutiez pas de cette vérité , je vais vous

faire part de quelques objections.

On prétend que le mouvement du poisson dans l'eau ne se fait que parce qu'il laisse derrière lui un vuide que l'eau remplace sur le champ, & que c'est de la même manière que s'exécute le mouvement de tous les corps ; que leur changement de place & de situation n'est qu'un simple remplacement d'un corps par un autre : mais ce raisonnement est évidemment faux ; car comment le poisson pourroit-il s'ouvrir un passage, si l'eau étoit un corps solide, si les parties qui la composent, en se resserrant, ne laissoient entre elles & les poissons un espace pour le mouvement ; comment l'eau aussi pourroit-elle continuer librement son cours, si les poissons ne lui faisoient place ? Il faut donc nécessairement priver la matière de mouvement, ou admettre parmi les corps un espace vuide, qui est la cause de leur mouvement. Enfin supposons deux corps plans, parfaitement polis & adaptés exactement l'un sur l'autre ; si on les sépare avec toute la promptitude possible, ces deux corps laisseront né-

cessairement entre eux , dans l'instant de leur séparation , un vuide qui n'y étoit pas auparavant ; car quoique l'air environnant ne tarde pas à occuper cet espace , on conçoit qu'il ne le peut faire si promptement qu'il ne remplisse une partie avant l'autre , les extrémités avant le milieu : & si l'on m'objecte que le mouvement des deux corps plans ne se fait que par la condensation de l'air , on ne fait que fortifier mon opinion ; car la condensation de l'air est une preuve bien claire du vuide , puisqu'on ne concevra jamais que les parties de la matiere se condensent , se resserrent , si elles ne trouvent un espace , un vuide pour cela. Ainsi donc , de quelque côté qu'on envisage les choses , il faut nécessairement admettre le vuide avec la matiere , si on veut rendre raison de son action & de ses effets.

Il n'y a que deux choses dans l'univers , qui existent d'elles-mêmes & indépendamment de tout , la matiere & l'espace. L'existence de la matiere n'est point douteuse ; il seroit inutile de chercher à en convaincre ceux qui en doutent , & prétendre raisonner avec

eux des choses naturelles. Quant à l'existence de l'espace, elle n'est pas moins certaine, car, comme nous l'avons dit ci-devant, sans un lieu, un espace vuide pour le mouvement, tout seroit encore dans l'inaction & le repos. Il n'y a rien dans la nature qu'on puisse distinguer entièrement de la matière ou de l'espace; si cela étoit, il faudroit y admettre une troisième substance; mais quelle que soit cette substance, quelque dimension petite ou grande qu'on lui suppose, si elle est capable de recevoir du mouvement ou d'en donner, c'est certainement un corps, c'est un lieu, un espace que je nomme vuide; & de même que la matière peut seule former des corps, de même le vuide peut seul prêter son espace & recevoir leur mouvement.

Il n'existe donc rien dans la nature qui ne soit ou matière ou espace. Tout l'effort de la raison humaine ne sauroit imaginer une substance qui ne soit l'une ou l'autre de ces deux choses. Dans la matière, on distingue ce qui lui est propre, ou ce qui ne lui est qu'accidentel. Les propriétés de tout corps sont ce qui est tellement uni & lié avec

lui, qu'il n'en peut être séparé que par sa destruction, comme la pesanteur à la pierre, la chaleur au feu, le toucher au corps, l'impalpabilité au vuide. Au contraire, la servitude & la liberté, la richesse & la pauvreté, la paix & la guerre, ne sont que les accidents des corps, parce que la matiere n'en existe pas moins, soit que ces choses aient lieu ou non, soit qu'elles soient absentes ou présentes. De même le temps n'existe point par lui-même, *ce n'est point un être réel distingué de la matiere ou de l'espace* ; il n'est que la mesure des choses passées, présentes & futures : on ne peut en avoir l'idée séparément du mouvement des corps ou de leur repos.

Si on nous parle du temps de l'enlèvement d'Hélène & des malheurs de Troye, nous verrons que ces événements ne sont arrivés dans des siècles que l'âge irrévocable a détruit, que parce qu'ils sont les accidents de la matiere & du lieu où ils se sont passés. Car si nous supprimions ces deux principes, la matiere & l'espace, tout seroit anéanti, & jamais la beauté d'Hélène n'eut allumé dans le cœur de Paris

ces

ces feux criminels qui causerent les malheurs de la patrie ; jamais cet énorme cheval qui contenoit dans ses flancs des bataillons de soldats Grecs , n'eût détruit les murs de la superbe Troie. De sorte que nous pouvons juger que tous les événements passés ne subsistent point par eux-mêmes , comme le corps & le vuide , mais qu'ils dépendent entièrement de la matiere , du lieu , de l'espace , & qu'ils n'en font que les accidents.

Dans toutes choses il faut bien distinguer les petites parties , les éléments , les principes du corps & le corps même. Le corps est un composé produit par l'union & l'assemblage des petites parties de la matiere ; il peut être détruit & réduit en ses éléments , mais les parties constituantes ne peuvent l'être ; elles sont indivisibles , éternelles & d'une solidité impenétrable ; aucune force , aucune puissance ne sauroient ni les altérer , ni les changer. On conçoit difficilement qu'il y ait des corps d'une impenétrabilité absolue & d'une solidité à toute épreuve ; car nous voyons que la foudre perce & passe au travers

les murs les plus épais , comme le bruit & la voix ; le feu pénétre le fer & le rougit , il sépare & brise les rochers les plus durs , il dissout l'or : le chaud , le froid pénétrent partout ; la liqueur qu'on met dans un vase d'argent , le pénétre & se fait sentir au dehors : on croiroit qu'il n'y a aucun corps impénétrable , mais la nature des choses nous prouve le contraire , & la force du raisonnement nous en convainc. Je vais , en peu de mots , vous le démontrer.

Premierement , si la matiere est distincte & séparée du lieu ou de l'espace , & que tout l'univers ne consiste que dans ces deux choses , comme je vous l'ai ci-devant démontré , il faut qu'elles aient chacune leur nature & leur empire particulier ; que jamais le vuide ne soit confondu avec la matiere ; que par-tout où il y aura du vuide , il n'y ait pas de corps , & que par-tout où il y aura des corps , il n'y ait point de vuide. Ainsi toute la matiere est impénétrable & sans vuide ; mais les corps qui sont composés des éléments solides de cette matiere , contiendront

du vuide, parce que les éléments de la matiere qui les composent , ne sont pas tellement unis , qu'ils ne laissent entre eux de l'intervalle , de petits espaces ; & que c'est l'espace que laisse la liaison de ces parties , qui forme le vuide. Ainsi la matiere qui est impénétrable , est éternelle , quoique les corps qu'elle compose , ne le soient pas.

Sans le vuide tout seroit matiere , & réciproquement sans la matiere tout seroit vuide : ces deux substances différentes par leur nature , composent seules cet univers. Chacune de ces substances y est répandue inégalement , & ne l'occupe pas tout entier ; elles ont leurs limites séparées , qui les distinguent. Les éléments de la matiere ne peuvent recevoir d'atteinte ; ils ne peuvent être changés ou altérés par quelque puissance que ce soit. Indestructibles par leur nature , puisqu'ils ne contiennent pas de vuide , ils ne sauroient être divisés ; le vuide dans un corps suppose des parties , & ils n'en ont pas : l'humidité , le froid , le chaud , causes de mort & de destruction de tout corps , ne peuvent

les pénétrer. Par conséquent plus un corps contient de petits vuides, plus il y a de pores dans sa texture, plus il est exposé à la destruction. De sorte que si l'on convient que les éléments des corps sont impénétrables & sans vuide, il faut aussi convenir qu'ils sont éternels; car si la matiere n'étoit pas éternelle, il y a déjà long-temps que l'univers seroit tombé dans le néant, & qu'il en eût été tiré. Mais j'ai clairement démontré ci-devant qu'aucune chose ne pouvoit être anéantie, ni être produite de rien; que par conséquent il y a une matiere immortelle d'où tous les corps sortent, & où ils retournent à la fin dans leur dissolution: si cette matiere n'étoit impénétrable & éternelle, elle n'auroit pu, depuis des siècles infinis, produire cette succession d'êtres que nous voyons, & les développer. Enfin si la nature n'avoit mis des bornes à la divisibilité de la matiere, il y a long-temps qu'aucune de ses productions n'auroit pu parvenir à un entier développement; car les causes de mort & de destruction étant plus fortes & plus promptes que celles de

production & de développement, & ces causes agissant sur les corps depuis des siècles infinis, il n'y auroit point eu assez de temps pour réparer leurs dommages; mais puisque tout se répare & se succède dans la nature, la divisibilité des corps, ainsi que leur développement, est donc renfermée dans de certaines limites.

La matière première, quoique solide & impénétrable, est également l'élément des corps durs & des corps mols. Ce sont les mêmes éléments qui ont formé le ciel, la terre & l'eau : ces corps ne diffèrent que par l'union plus ou moins serrée de leurs parties. Sans cette solidité des premiers principes, comment le fer, l'acier, le diamant pourroient-ils acquérir leur dureté. Des corps solides pourroient-ils être produits par des corps mols? Tout le fond de la matière est donc solide, impénétrable & éternel, & la force des corps n'est produite que par l'union, plus ou moins serrée, des parties qui les composent. Enfin tous les corps sont assujettis à des règles & à des loix constantes dans leur développement & leur formation; cha-

que individu fuit constamment ces loix. Les différentes espèces d'oiseaux, malgré l'infinie variété de leurs plumages, conservent toujours les mêmes couleurs. Tous les éléments sont d'une nature invariable ; sans cela, toute production seroit incertaine & sans bornes, & les animaux n'auroient pu conserver, depuis tant de siècles, le même naturel, les mêmes inclinations & toutes les qualités de leur espèce.

Quoique la faiblesse de nos organes ne nous permette pas d'apercevoir les éléments des corps, leur existence n'est pas moins réelle : par eux-mêmes ils ne sont pas sensibles, mais c'est leur nombre qui forme les corps & leurs extrémités : réunis & disposés avec ordre, ils leur donnent leurs véritables dimensions. Ces éléments existent de toute éternité, leurs parties, infiniment petites, sont tellement unies que rien ne peut les pénétrer : ils ne peuvent changer de forme ni de grandeur, ils ne sauroient être augmentés ni diminués, & ils se conservent de tout temps dans cet état.

Si nous ne croyons pas que les corps

soient composés de petites parties indivisibles , nous serons forcés d'admettre une matiere divisible à l'infini , qui sert à leur composition : rien alors ne sera limité dans la nature ; la plus petite moitié de partie d'un être aura toujours sa moitié , & pourra se diviser à l'infini ; il n'y aura aucune différence entre le grand & le petit ; car tout étant divisible à l'infini , la masse de la matiere , ou sa plus petite partie , pourra se diviser dans le même nombre de parties infinies , ce qui répugne autant à l'esprit qu'à la raison. Convenons donc qu'il y a dans tout l'univers une matiere composée d'éléments qui n'ont point de parties divisibles , & qu'étant tels par leur nature , ils sont solides , indestructibles & éternels.

Si la destruction & la dissolution d'un être ne se faisoient pas en petites parties indivisibles , la nature manqueroit d'une matiere propre à la reproduction ; car les éléments qui servent à l'accroissement & au développement des corps , ayant des parties , ils n'auroient point les qualités de la matiere première , comme la

pesanteur, l'impénétrabilité, le mouvement, qui sont la cause de la production des êtres. Enfin si la divisibilité de la matiere n'avoit point des bornes, comment seroit-il possible que les corps résistant depuis l'espace de tant de siècles à l'action & au frottement, eussent pu se conserver dans leur entier jusqu'à nous, puisqu'étant d'une nature fragile, ils n'auroient pu échapper depuis tant de temps aux causes de destruction & de dissolution.

Je vous ai prouvé ci-devant que la matiere premiere de l'univers est solide & indestructible; qu'elle est dans un mouvement éternel. Voyons maintenant si cette matiere premiere est infinie, ou si elle ne l'est pas; si elle a des bornes, ou si elle n'en a pas. Je vous ai parlé de l'espace, du vuide, du lieu où cette matiere exerce son action, & travaille à la production des corps. Examinons de même si cet espace est une étendue sans bornes, sans limites, sans fin, ou si en effet il en a.

Je soutiens que l'univers, qui comprend l'espace & la matiere, s'étend

de toutes parts à l'infini ; qu'il n'a point d'extrémités , de bornes ; qu'il ne pourroit en avoir ; car pour cela il faudroit concevoir quelque chose hors de lui , qui l'environnât , qui lui servît d'enceinte ; mais que peut-on concevoir hors de l'espace & de la matiere ? Et s'il y avoit quelque chose , les sens pourroient encore s'étendre au-delà. L'univers est donc sans limites , sans bornes , sans fin , & dans quelque lieu que l'on soit placé , on est sûr qu'un espace infini nous environne également de toutes parts. Supposons que l'univers ait des bornes , & que quelqu'un , parvenu à ces bornes , tire une fleche , je demande ce qu'elle deviendra ? Cette fleche tirée contre les bornes de l'univers , suivra-t-elle la route où on l'aura dirigée , où se trouvera-t-elle arrêtée tout-à-coup par les bornes de l'univers ? Il faut que vous choisissiez l'un ou l'autre de ces deux partis , & quelque soit celui que vous preniez , il est également contre vous , & vous force même de convenir qu'il y a une étendue sans bornes ; car cette fleche ou sera ariétée tout-à-

coup par les bornes de l'univers, ou elle passera outre; & dans ces deux cas ce ne font point là les limites de l'univers; car ce qui fait obstacle, ne peut être la fin, la dernière borne de l'univers; & en suivant ce raisonnement, dans quelque lieu que vous soyez placé, je pourrai toujours vous demander la destinée de cette fleche. Convenez donc que l'univers n'a point de limites, & qu'il s'étend de toutes parts à l'infini.

D'ailleurs, si l'espace étoit terminé de tous côtés, les premiers éléments des corps, obéissant à l'action de leur pesanteur, feroient depuis long-temps parvenus aux extrémités de l'univers. Il n'y auroit plus aucune production; le ciel, le soleil se feroient dissous, & toute la matiere ne formeroit qu'une masse solide & compacte, qui depuis des temps infinis feroit dans le repos au centre de la nature, où elle se feroit dirigée par son poids. Mais, au contraire, les premiers éléments sont nécessairement dans un mouvement perpétuel; car comme, par leur pesanteur, ils tendent sans cesse vers le centre, ils s'y

arrêteroient & suspendroient leur action ; mais comme l'univers n'a point de milieu, de centre, le mouvement de la matiere est nécessaire & éternel. Le concours & la réunion des premiers éléments forment toutes les choses dans toutes les régions de la nature, & depuis des siècles infinis, la matiere éternelle est toujours en mouvement, & toujours agissante dans l'univers.

Cependant nous voyons que les corps sont les limites les uns des autres. L'air renferme les collines ; les montagnes sont environnées par l'air ; la terre forme les limites de la mer, & la mer à son tour environne la terre ; & il n'y a que l'univers, dont l'étendue infinie n'a rien qui l'entoure, ni qui puisse le borner. Sa nature est telle, que les fleuves les plus rapides ne pourroient jamais atteindre son extrémité, & que quelque chemin qu'ils eussent parcouru pendant des siècles entiers, il leur en resteroit encore autant à parcourir ; tant est grand l'espace qui environne les corps ; & en effet, il n'a ni bornes, ni limites en aucun sens.

La nature n'a pas voulu que l'univers eût des bornes. Elle a voulu que l'espace environnât le corps, & réciproquement que le corps environnât l'espace, & c'est de cette façon qu'elle les rend infinis tous deux; si l'une de ces deux choses étoit la limite de l'autre, que l'une fût infinie & que l'autre ne le fût pas, l'univers ne pourroit subsister un seul moment : la terre, la mer, le ciel, le soleil, les étoiles, les animaux & les Dieux mêmes cesseroient d'être dans l'instant, & toutes les parties de la matière n'étant plus liées ni assujetties à aucun assemblage, seroient comme englouties par l'espace infini du vuide, & s'anéantiroient; ou plutôt la matière ne se seroit jamais réunie, & rien n'eût été produit. En effet, toute la matière étant répandue dans un espace infini, elle n'auroit jamais pu se réunir. Car ce n'est point par intelligence, ni de concert, que les premiers principes se sont réunis, qu'ils ont formé, dirigé, établi leur ordre, leur liaison, leur mouvement; mais la matière nécessairement toujours en action, tou-

jours en mouvement, s'étant rencontrée, heurtée & jointe de mille manières différentes, a éprouvé toutes sortes d'unions, de formes, de combinaisons, & ce n'a été qu'à la fin, & après avoir essayé toutes les formes & transformations imaginables, qu'elle s'est arrêtée nécessairement à celles que nous voyons, qu'elle conserve depuis nombre de siècles. En effet, dès que toute la masse de la matière se fut arrangée & disposée une fois convenablement, il fallut bien que les fleuves portassent en tribut leurs eaux abondantes à la mer; que les feux du soleil, en échauffant le sein de la terre, lui fissent renouveler ses productions; que tous les animaux se reproduisissent, se conservassent, & que les astres du ciel suivissent leur cours.

Ces choses n'arriveroient pas, s'il n'y avoit une matière commune à tous les corps : matière qui répare les pertes journalières, & empêche la dissolution totale. Et de même que les animaux périssent, s'ils manquent de l'aliment qui leur convient, de même aussi toute la nature périroit,

si une matiere abondante ne travailloit continuellement à réparer ses pertes & ses dissolutions. Il n'y auroit alors aucune force extérieure assez puissante pour préserver tous les êtres de la destruction & de la mort ; car le choc fréquent des corps les uns contre les autres , retarde leur accroissement & leur développement , & ce n'est que par la surabondance de matiere que les réparations se font & que les choses se conservent. Si cette matiere manque , le corps se décompose , ses principes se désunissent , & libres alors de tout assemblage , ils se réunissent à la masse commune de toute la matiere : il faut aussi que la matiere , qui sert à la production & au développement , soit infiniment abondante pour suppléer à toutes les pertes & dissolutions ; & sa puissance doit être infinie pour fournir à tant d'actions & de directions différentes.

Sur-tout , mon cher Memnius , gardez-vous d'ajouter foi à ce que disent quelques Philosophes , qui soutiennent que toutes les choses sont forcées de se diriger vers un centre

commun ; que l'univers peut se conserver sans le secours d'une matiere & de forces étrangères ; que tous les corps ont une tendance naturelle & nécessaire vers un même centre , si vous croyez pourtant qu'il y ait en effet quelque chose qui puisse subsister par ses propres forces ,) qu'un corps puisse , par sa propre action , se porter en haut , descendre ensuite par sa pesanteur vers la terre , où il s'arrête & se repose , semblable aux mouvements de ces images que nous apercevons sur la surface des eaux & dans les glaces. Car c'est en raisonnant ainsi que ces Philosophes prétendent qu'il y a des animaux errants dans les airs au-dessus de nous , qui ne peuvent pas plus s'élever vers les régions supérieures du ciel , que nous ne pouvons nous-mêmes nous élever de la terre où nous sommes , pour aller habiter les étoiles & les cieux. Ils disent que , tandis que nous jouissons de la douce lumière du soleil , d'autres êtres , placés dans des régions supérieures , voyent les demeures éclatantes des saisons , des jours , des heures & les brillants palais des

Dieux. Mais ces Philosophes se trompent ; il ne peut y avoir de centre dans un espace infini ; s'il y en avoit un , toutes les choses y tendroient nécessairement , & ne seroient dirigées en aucun autre lieu ; car soit qu'il y ait un centre ou non , le mouvement du corps , quelle que soit la direction , ne peut être arrêté par un espace vuide , & il n'y a pas dans tout l'univers un point où les corps étant parvenus , perdent leur pesanteur & s'arrêtent : le vuide ne peut faire obstacle , résister , ni arrêter le mouvement d'un corps dans quelque lieu que la nature le dirige.

Un corps ne peut jamais ni s'arrêter , ni se fixer : c'est en vain qu'on prétend que les corps tendent au centre par leur nature. Ceux même qui soutiennent cette opinion , conviennent qu'ils n'ont pas tous cette tendance ; qu'il n'y a que la terre , l'eau de la mer , des fleuves , des fontaines , & généralement tous les corps qui sont composés de la matière de la terre , qui ont cette propriété. L'air , le feu , au contraire , s'éloignent du centre , & font briller de toutes parts

les étoiles, dans le ciel ; c'est la chaleur de la terre qui forme dans les airs les tempêtes effrayantes, qui entretient le soleil & rend ses feux plus éclatants. La terre, à son tour, fournit à tout ce qu'elle produit la matière propre à sa conservation : sans les secours de cette mère commune, les arbres, les fruits, les fleurs, les feuillages ne pourroient croître ni se développer : s'il n'y avoit une matière qui réparât continuellement les pertes que font les corps, toute la vaste étendue de l'univers disparoîtroit comme l'éclair ; toutes ses parties se perdroient bientôt dans les plaines infinies de l'espace ; tous les êtres seroient détruits ; les cieux, où se forment la foudre & les éclairs, la terre & tout ce qu'elle contient, tous les corps enfin, mêlés & confondus ensemble dans ce bouleversement universel, se perdroient dans l'immense étendue du vuide. Toutes les productions, toutes les merveilles de la nature disparoîtroient dans un seul moment ; l'univers ne seroit plus qu'un vaste désert où il n'y auroit que les premiers corps qui seroient défunis & séparés.

Car quelle que soit la nature de la composition des corps , dès qu'elle n'est plus retenue par aucun lien , la porte est ouverte à la destruction de tous les êtres , & la totalité de la matiere y sera bientôt entraînée.

Si vous lisez, mon cher Memnius, cet Ouvrage avec attention , vous concevrez aisément tout ce qu'il contient ; vous pourrez, malgré l'obscurité de ces matieres , pénétrer jusqu'aux mystères les plus cachés de la nature ; car l'intelligence d'une chose mene facilement à celle d'une autre.

Fin du premier Livre.



TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

LIVRE DEUXIEME.

IL est doux , lorsqu'on est en sûreté sur le rivage , de voir la mer agitée par la tempête ; exercer sa fureur sur des malheureux ; ce n'est pas que l'infortune d'autrui donne du plaisir , mais c'est qu'il est toujours doux de n'être que le témoin des malheurs qu'on ne partage pas. Il n'est pas moins doux de n'être que le Spectateur d'un combat cruel & sanglant que se livrent deux armées rangées en bataille ; mais il n'est rien de plus doux & de plus satisfaisant que d'être admis & d'habiter dans les temples de la sagesse.

d'où comme d'une montagne élevée qui commande à une vaste plaine, on puisse voir les mortels errants de toutes parts sur la surface de la terre. C'est du haut de son temple qu'on les voit mener une vie inquiète & incertaine, se disputer sans cesse les avantages de l'esprit ou les prérogatives de la noblesse, passer les jours & les nuits dans l'esclavage du travail pour assouvir leur avarice ou satisfaire leur ambition.

Malheureux mortels, esprits aveugles & insensés, quelle est votre erreur ? Pourquoi employez-vous une vie dont le terme est si court dans les chagrins & les inquiétudes ? Suivez la nature qui n'aspire qu'à vous rendre heureux & qui vous dit que pour l'être, il faut que le corps jouisse d'une parfaite santé, que l'esprit partage les plaisirs des sens & qu'il faut bannir la crainte & les soucis.

Les besoins que la nature nous donne sont bornés, les moyens de notre conservation sont faciles, il est aisé d'éviter la douleur. Si de superbes statues d'or ne soutiennent pas les flambeaux qui éclairent les

fêtes de la nuit, si l'or & l'argent n'éclatent pas de toutes parts dans les appartements; si les lambris dorés, si les palais magnifiques ne rétentissent pas du bruit de concerts harmonieux, le défaut de cette opulence peut se compenser par des biens & des commodités plus durables. On peut sur les tapis naturels de l'herbe tendre, à la fraîcheur d'un ruisseau qui arrose la verdure d'une prairie, & sous les feuillages épais de quelques arbres touffus, goûter les plus doux plaisirs de la vie, sur-tout dans la saison riante, où le printemps fait admirer le mélange agréable des fleurs & de la verdure. Les maladies, la fièvre ne respectent pas plus le riche couvert d'or & de pourpre qui vit dans un Palais superbe, que le pauvre vêtu d'un habit simple & grossier qui vit dans une chaumière.

Je vais maintenant mon cher Memnius, vous entretenir de la puissance productrice de la matière, de la vie & de la mort; de la manière dont se forment les êtres & dont ils se décomposent, de la force qui s'exerce sur la matière première &

qui la contraint d'agir de telle ou telle façon , du principe du mouvement éternel de la matiere , de ses directions en tout sens dans la vaste étendue de l'espace. Prêtez une oreille attentive à mes discours. Les éléments des corps ne forment pas une masse tout-à-fait compacte , puisque nous voyons sensiblement la perte que font les corps , & qu'à la longueur du temps , toutes les choses se détruisent en vieillissant & disparoissent aux yeux. Mais la quantité de matiere premiere , reste toujours la même , un corps qui se décompose fournit des éléments qui servent à la composition d'un autre corps ; si un être se détruit insensiblement , un autre s'augmente de ses débris , la matiere ne cesse jamais d'exercer son action & sa puissance. De cette manière la jeunesse du monde est éternelle & les êtres ne font que se renouveler successivement. Tout se balance dans l'univers , la prospérité d'un Empire annonce la décadence d'un autre , les scènes du monde varient en très-peu de temps , & les êtres vivants ne font que se prêter

(47)
ſuccéſſivement le flambeau de la
vie.

C'eſt une erreur de croire que la
matiere premiere puiſſe ceſſer un inſ-
tant d'être ſans mouvement , & que
de cette inaction , il ſe forme de
nouveaux mouvements , car les élé-
ments de la matiere ne parcourent
l'eſpace que parce qu'ils y ſont déter-
minés ou par leur propre peſanteur ou
par le choc de quelqu'un d'entre eux.
Des éléments qui tombent d'en haut
avec impétuoſité en rencontrent d'au-
tres ſur leur paſſage , ils ſe heur-
tent & ſont obligés de ſe réfléchir de
différents côtés , ce qui ne doit pas
paroître étonnant, puisſque les éléments
de la matiere ſont doués d'une dureté
abſolue & que l'eſpace étant vuide ,
ils n'ont rien qui leur faſſe obſtacle
d'aucun côté. Mais afin que vous
conceviez encore plus clairement com-
ment l'action & le mouvement de la
matiere ſont éternels, rappelez-vous
que le monde n'a point de centre où
la matiere puiſſe s'arrêter & ſe fixer.
L'eſpace eſt vuide , il n'a ni bornes
ni limites , il s'étend à l'infini dans
tous les ſens ; c'eſt ce que je vous

ai démontré ci-devant par des raisons claires & folides.

Les éléments des corps ne connoiffent donc point le repos , leur mouvement dans l'espace eft continuél, éternel & très-varié, les uns s'élancent fort loin après s'être rencontrés , les autres fe touchant de fort près , s'uniffent & forment, fuyant qu'ils ont plus ou moins d'affinité ou de liaifon, des pierres , des terres , du fer , & tous les autres corps de cette nature.

Ceux qui font épars dans le vuide & qui laiffent entre eux de plus grands intervalles , font la matiere de l'air , de la lumiere , du foleil & des étoiles. Il y a en outre une infinité d'autres éléments qui font errants dans le vuide , lesquels par leur mouvement & la diverfité de leur figure n'ont jamais pu fe réunir , ni fervir à la formation d'aucun corps ; nous en avons tous les jours une image affez vraie devant les yeux ; confidérez ce qui fe paffe , lorsque le foleil entre dans une chambre obfcure par un petit trou , vous y voyez une traînée de matiere lumineufe

neuse composée d'une multitude infinie de corps très-petits, ils sont toujours en action, toujours en mouvement, c'est un combat perpétuel, où on les voit se heurter, se joindre, puis se séparer, rien ne représente mieux l'action de la matière première dans l'espace, si les petites choses peuvent servir à l'intelligence des grandes.

Cette expérience mérite attention : ces petits corps dont les rayons du soleil nous font voir le mouvement & l'action, nous prouvent, si je ne me trompe, que la matière est douée par elle-même d'un mouvement caché & imperceptible à la vérité. On voit ces particules changer souvent de direction, se porter d'un côté, en être repoussées, y retourner, & enfin agissant dans tous les sens, n'avoir aucune direction certaine. Cet effet ne peut arriver que par ce que les éléments des corps sont par eux-mêmes doués de mouvement. Les corps partagent la puissance des principes dont ils sont composés, ils reçoivent le mouvement par l'action imperceptible de ces mêmes principes.

Tome I.

C

ils la communiquent ensuite à de plus grands ; ainsi le mouvement commence par la matiere premiere. C'est elle qui le communique aux autres corps , qui peu-à-peu le rendent sensible à nos sens ; car quoique nous ne puissions pas voir la cause qui agit sur ces petits corps , que la lumiere du soleil nous fait appercevoir , nous ne pouvons pas douter qu'elle ne soit produite par l'action des premiers principes.

Vous pouvez maintenant, mon cher Memnius , vous former une idée de la nature du mouvement des premiers corps. Lorsque l'aurore vermeille répand ses doux rayons sur la terre , & que les oiseaux voltigeant dans les bois , remplissent l'air pur & ferein de leurs tendres concerts , avec quelle vitesse le soleil qui s'élève dans ce moment sur l'horizon , répand sa clarté dans toute la nature ! Cependant cette chaleur , cette lumiere agréable qu'il nous envoie , ne passe pas par un espace pur , son mouvement est retardé par la rencontre de l'air qu'il faut qu'elle pénètre , les parties de la lumiere ne le traver-

sent pas les unes après les autres ; mais elles se ramassent toutes ensemble , elles se replient les unes dans les autres , & parce qu'elles trouvent des obstacles au dehors dans leur passage , leur mouvement est moins prompt : au lieu que les principes de la matiere , à cause de leur simplicité impénétrable , se meuvent librement dans toute l'étendue du vuide , & ne trouvant rien au dehors qui les arrête , ils arrivent toujours sans obstacle aux lieux où ils se dirigent. Leur mobilité doit être beaucoup plus grande que celle des rayons du soleil ; & l'espace qu'ils parcourent dans le même temps beaucoup plus considérable , puisqu'ils ne sont point retardés ni détournés par quelque cause que ce soit : ils ne consultent pas sur la nécessité des choses , ils n'entrent point dans le détail de ce qui se passe dans la nature ; leur union & leur assemblage n'est jamais l'effet du conseil ni l'ouvrage de la raison.

Il y a des personnes qui n'étant pas suffisamment instruites , ne croient pas que la nature des premiers corps,

sans le secours des Dieux, soit suffisante pour établir par des moyens simples & naturels, l'ordre des saisons & la production réglée des moissons : ils se persuadent que les Dieux président à tout, qu'ils dirigent même les plaisirs qui sont la source féconde de la vie ; que c'est par les attraits de l'amour qu'ils inspirent, que tous les animaux se perpétuent, & que le genre humain se conserve : ils disent que toutes les choses ont été formées de rien, par le pouvoir des Dieux. Mais que cette opinion me paroît absurde & éloignée de la vérité ! car quand je ne connoîtrois pas la puissance de la matiere premiere, je n'oserois pas moins en affirmer par une foule d'autres raisons, par la contemplation même de la nature, par l'imperfection de son travail, que l'univers ne peut être l'ouvrage des Dieux ; & ce que j'avance ici, sera développé plus tard avec beaucoup d'étendue.

Je reviens au mouvement. Aucune chose de nature corporelle ne peut s'élever en haut par son mouvement propre : la flamme qui s'élève dans

les nues & qui y reçoit de l'augmentation ; les arbres , les fleurs que la terre soutient dans l'air , ne doivent point faire illusion , car toutes ces choses tendent d'elles-mêmes en bas , dès qu'elles sont libres. La flamme qui s'élève dans l'air , & qui dans un moment dévore les plus superbes palais , comme les plus viles chaumières , n'est point portée dans les airs par son mouvement naturel , elle obéit à l'impression d'une force étrangère qui la force à s'élever. C'est ainsi que le sang jaillit de la veine avec impétuosité , & cede au poids qui le presse.

Voici une poutre qu'on enfonce dans l'eau , elle remonte avec vitesse ; plus on la fait entrer en avant , plus elle s'élève à la surface. Toutes les choses étant composées des éléments de la matière , en ont nécessairement les propriétés : ce n'est que la contrainte & la force qui les élèvent ; s'ils avoient la liberté d'agir suivant leur nature , ils tendroient nécessairement en bas , & si la flamme s'élève vers le ciel , c'est qu'elle y est portée , car par les qualités de son

propre poids, elle est attirée vers les parties inférieures.

Ces feux que dans une belle nuit d'été nous appercevons dans les airs, ces exhalaisons que nous prenons pour des étoiles & qui ont après eux une longue traînée de lumière, lorsqu'ils ont promené leurs vapeurs brillantes dans le ciel, en descendent ensuite & se précipitent sur la terre. Le soleil même, quand il est au plus haut de son cours, ne répand-il pas ses feux sur tout l'horizon? ne fait-il pas briller sa lumière sur toutes les campagnes? La chaleur de cet astre tend donc vers la terre? Ne voit-on pas aussi que le tonnerre grondant de tous côtés, au milieu de l'orage & de la pluie, fend les nues avec impétuosité, & tombe souvent sur la terre avec beaucoup de fracas.

Toutes les particules de matière élémentaire, en parcourant l'espace & tendant toujours à descendre, sont contraintes par leur nature à s'écarter insensiblement de leur route, sans détermination de temps ni de lieu; ce changement imperceptible dans leur direction est la cause de leur puissance

ce ; sans cela elles se précipiteroient droit dans le vuide , & semblables dans leur chute à des gouttes de pluie, il n'y auroit entr'elles ni mouvement ni liaison ; la nature ne pourroit rien produire. On se tromperoit beaucoup, si l'on prétendoit que les corps les plus pesants, en se portant avec impétuosité & par une route directe sur les corps les plus légers , forment par leurs liaisons & leurs rencontres des mouvements qui sont la source de toutes les productions. Comment cela pourroit-il se faire, puisque nous voyons que tout ce qui pénètre l'air & l'eau , précipite sa chute suivant la qualité de sa pesanteur ? car le corps fluide de l'eau, la nature déliée de l'air ne peuvent faire une égale résistance au passage des corps , & les choses les plus légères sont obligées de céder aux plus pesantes. Mais il n'en est pas de même dans l'espace du vuide : aucune raison de temps ni de lieu , aucun obstacle ne peut empêcher le mouvement d'un corps , & le détourner de la direction de son mouvement ; c'est pourquoi tous les corps , quoique d'inégale pesanteur , doivent se mou-

voir dans le vuide avec une égale vitesse. Les corps les plus pesants ne peuvent, en tombant d'en-haut, rencontrer les corps les plus légers, & produire par eux-mêmes les différents mouvements qui sont nécessaires pour la production & le développement de tous les êtres. Il faut donc convenir que les éléments de la matiere ont nécessairement dans leur chute un mouvement de déclinaison imperceptible, qui les éloigne d'une quantité, très-petite à la vérité, de leur mouvement direct; car ne croyez pas que j' imagine de nouveaux mouvements obliques qui répugneroient à la vérité. Il est facile d'appercevoir, & nous le voyons clairement, que les corps graves ne peuvent par eux-mêmes, dans leur descente, se détourner de leur route; mais qui pourroit assurer que les éléments de la matiere ne se détournent un peu de cette premiere direction?

Enfin si tous les mouvements ont un enchaînement nécessaire, si toutes les productions nouvelles se forment des débris des anciennes avec un ordre constant; si les éléments de la

matiere , en s'écartant de leur premiere direction , ne forment point un nouveau principe de mouvement qui s'oppose aux décrets de la destinée , & qui empêche qu'une cause ne soit dans tous les temps suivie d'une autre cause , je demande d'où vient la volonté libre dont jouissent tous les animaux ? Qui nous a donné la liberté si peu compatible avec les loix du destin ? N'est-ce pas elle qui détermine un chacun suivant qu'il lui plaît ? nous réglons nos mouvements , nous changeons de direction sans y être nécessités , ni par le temps , ni par le lieu ; mais toutes les fois que nous le voulons , & on ne peut douter que la volonté qui nous est propre , ne soit la cause & le principe de toutes nos actions , & des mouvements qui se communiquent ensuite dans tous les membres.

Ne voit-on pas aussi-tôt que les barrières sont ouvertes , que les chevaux frémissent d'impatience de ne pouvoir partir aussi promptement que leur ardeur & leur pensée les entraînent ? ne voit-on pas aussi que lorsqu'une force étrangere nous pousse

avec violence, elle nous contraint d'avancer contre notre intention? nous ressentons alors au dedans de nous-mêmes une certaine puissance qui lui résiste. C'est cette puissance intérieure qui règle le mouvement de la matière, qui le distribue dans tous les membres & dans toutes les parties du corps; qui, lorsque la matière a été contrainte de s'éloigner, la remet en sa place, fixe son agitation & son mouvement. Il faut donc convenir que cette puissance appartient à la matière première, & qu'il y a dans les éléments quelque autre cause de mouvement distincte de l'impulsion & de la pesanteur : c'est cette puissance qui nous donne la faculté d'agir librement, & qui est la cause que l'esprit n'est point intérieurement nécessité dans ses opérations.

D'ailleurs, la quantité de matière a toujours été la même, l'étendue qu'elle occupe ne peut être ni moindre, ni plus grande; elle n'est point susceptible d'augmentation, ni de diminution, le mouvement qu'elle a aujourd'hui a été le même dans tous les temps & sera encore le même dans

les âges futurs. Toutes ses productions, toutes celles qui se feront à l'avenir se font dans le même ordre & sous les mêmes conditions. Les loix de la nature sont invariables, nulle force n'est capable de changer la face de l'univers; il n'y a point de lieu hors du monde qui puisse favoriser la retraite de ces parties, & il n'y a aucune puissance qui en puisse troubler l'ordre & l'harmonie.

Il ne faut point être étonné que tous les principes étant dans un mouvement continuel, la masse de l'univers paroisse jouir d'un repos parfait & que plusieurs de ces parties aient un mouvement réglé; car les premiers corps se déroband à nos sens par leur petitesse, nous ne pouvons appercevoir leur mouvement; nous voyons même souvent que les corps les plus sensibles, s'ils sont un peu éloignés de la portée de notre vue, nous cachent leurs propres actions. Voyez de loin dans une vaste prairie des brebis attirées par la fraîcheur de l'herbe tendre & par la douce rosée du matin, elles vont, viennent, reviennent pour chercher la nourriture qui leur convient. Les

jeunes agneaux folâtrant sur la verdure , y font mille bonds & mille sauts. Leur mouvement cependant n'est pas sensible à une certaine distance , tout le troupeau paroît être en repos & comme arrêté dans un même endroit ; on ne distingue bien nettement que la verdure & la blancheur du bétail qui forme comme un voile blanc sur la prairie. Voyez cette armée marchant en ordre de bataille , ces escadrons poudreux traversant les campagnes d'un pas rapide : l'éclat des armes brille de toutes parts , la terre frémit sous les pieds des chevaux , les cris des soldats répétés par les échos des montagnes voisines , retentissent jusqu'aux cieux ; cependant du sommet de quelques montagnes éloignées , on croiroit que ces feux & cette splendeur sortent du sein de la terre & que toute l'armée est dans un parfait repos.

D'après tout ce que je vous ai dit , vous ne devez point ignorer à présent quelle est la nature des éléments des corps ; solides , éternels , impénétrables , ils diffèrent l'un de l'autre par leur forme & leur figure , & quoiqu'il y ait un très-grand nombre d'éléments

semblables, les mêmes corps n'en font point composés pour l'ordinaire; cela ne doit pas paroître étonnant, car la matiere est si abondante que les premiers corps sont sans limites & sans nombre, & par conséquent ils ne doivent pas tous avoir la même forme ni la même figure.

Considérez les hommes, les animaux, tant domestiques que sauvages, les oiseaux, les poissons, les arbres, enfin tout ce qui vit & vegete; parcourez le bord des rivières, des fontaines, des lacs, allez dans les forêts, dans les bois, dans les plaines, vous trouverez constamment une différence de forme & de figure dans chaque genre, dans chaque espece d'animaux.

Si tous les animaux se ressembloient, comment les meres pourroient-elles reconnoître leurs petits? comment les petits pourroient-ils reconnoître leur mere? mais ne voyons-nous pas que tous les animaux se reconnoissent entre eux & ne se meprennent presque jamais.

Souvent lorsque les autels sont encore fumants du sang d'un jeune chevreau, la mere affligée qui ne le voit

plus , le cherche avec inquiétude dans les bocages , elle jette par - tout des regards languissans pour découvrir le petit qui vient de lui être ravi ; elle s'arrête incertaine de sa route , en frappant la terre de ses pieds , elle remplit les bois de ses cris plaintifs ; accablée par sa douleur , elle revient souvent sur ses pas & retourne à l'étable pour le chercher ; ni les tendres bourgeons des saules , ni les herbes fraîches , ni les rivages fleuris des ruisseaux ne peuvent lui donner de plaisir , ni la détourner de son inquiétude. Indifférente à tout , le jeune bétail qu'elle voit dans la prairie ne sauroit faire diversion à sa douleur ; elle ne veut , ne cherche que le petit qu'elle aime , qu'elle connoît & qu'elle préfère à tout. Les tendres chevreaux , les jeunes agneaux , attirés par le bêlement de leurs meres ne se méprennent jamais ; guidés par la voix de la nature , chaque petit dans le plus nombreux troupeau reconnoît sa mere & va chercher les mamelles qui le nourrissent.

Toutes les plantes dans une même espece se ressemblent à les considérer

en général ; mais si on les examine en particulier , quelle différence ne remarque-t-on pas entre elles ? Voyez les différents coquillages que la mer apporte sur ses bords , quelle richesse de couleur , quelle variété de dessin ! On ne peut donc douter que les premiers corps élémentaires n'ayant point été créés , ni produits , existants par leur propre nature , ne soient essentiellement dissemblables entre eux.

C'est cette différence de forme & de figure des éléments qui nous met en état d'expliquer , pourquoi la foudre qui fait quelquefois tant de ravage , pénètre dans des lieux où le feu des matières terrestres ne sauroit pénétrer ; c'est qu'elle est d'une matière plus active , plus déliée que celle du feu ordinaire. Il en est de même de la lumière qui passe au travers de certains corps que l'eau ne peut pénétrer. Le vin ne coule avec facilité au travers des mailles d'un linge que l'huile ne traverse qu'avec lenteur , que parce que les parties de matière dont est composé ce dernier corps , sont plus liées , plus engainées les unes dans les autres. Le lait , le miel ,

n'affectent agréablement le goût que parce qu'ils sont formés des éléments d'une matiere ronde & polie , dont le frottement procure des sensations délicates ; l'absynthe , la centauree , au contraire ne déchirent violemment le palais que parce qu'elles sont composées d'une matiere anguleuse & ferrée , qui en pénétrant les parties du corps, n'excitent que des sensations désagréables.

Toutes les choses enfin qui flattent nos sens , toutes celles qui les blessent sont certainement composées de principes , d'une forme & d'une figure différentes. Ce ne sont pas les mêmes éléments qui forment le bruit écorchant d'une scie & la douce mélodie d'une harpe harmonieuse , dont une main délicate & savante fait tirer des sons tendres & touchants. L'odeur infecte qui émane des cadavres , n'est point sans doute composée des mêmes éléments qui forment le safran de Cilicie dont on fait usage sur les théâtres , & les doux parfums de l'Arabie qu'on brûle sur les autels des Dieux : les couleurs tendres qui plaisent à la vue n'ont pas aussi les

mêmes principes que celles qui l'affectent d'une manière désagréable.

Il existe d'autres principes qui tiennent comme le milieu entre ceux dont je viens de parler. Ils ne sont ni tout-à-fait polis , ni tout-à-fait anguleux , leur surface ou plutôt leur extrémité est terminée par de petites pointes tant soit peu éminentes , de sorte que ces corps chatouillent plutôt les sens qu'ils ne les blessent. Enfin l'impression du froid & du chaud qui se fait sentir différemment sur nos sens , nous fait voir clairement qu'ils sont composés d'éléments différents ; car le toucher , j'en jurerois par les Dieux , ne peut être qu'une impression d'un corps sur un autre , soit intérieure , soit extérieure.

Les corps durs ne le sont que parce qu'ils sont composés d'éléments très-ferrés , & repliés les uns dans les autres ; tels sont le diamant qui résiste aux coups du marteau , les pierres , le fer , l'airain qui gémit sous la pesanteur des portes qu'il soutient : les corps liquides au contraire ne peuvent être composés que d'une matière lisse , ronde , polie , peu ferrée

dans l'assemblage de ses parties ; toutes les choses enfin qui se dissipent dans l'instant comme le feu , la fumée , la neige , le brouillard , doivent être formées d'une matière moins polie , moins ronde , d'une texture lâche , ils ne sont pas composés d'éléments tortueux , mais de petites pointes aiguës avec lesquelles ils agissent sur les corps & pénètrent même les pierres & les rochers.

Certains corps peuvent être amers quoique fluides , comme l'eau de la mer , il suffit pour cela qu'ils soient terminés par de petites pointes pour exciter une sensation vive , & qu'en même-temps , ils soient ronds , pour pouvoir couler avec facilité : on peut se convaincre aisément que des principes ronds & anguleux peuvent se mélanger ensemble ; voyez l'eau salée de la mer , en se filtrant au travers des veines de la terre , elle perd son acreté & son amertume ; elle forme en déposant ses sels , l'eau douce & tranquille des puits & des étangs. Dans son passage les particules amères & anguleuses s'accrochent aux terres & s'y arrêtent. Les éléments

des corps ne peuvent pas varier leur figure à l'infini. Si cela étoit , il y auroit de ces éléments qui auroient une grandeur infinie , mais une chose aussi petite qu'un élément , ne peut se diversifier de tant de manières différentes.

Si les choses nouvelles étoient plus parfaites , plus achevées que les anciennes , il y a long - temps que les riches habillements des Babyloniens , que la pourpre superbe de Mélébée , formée des précieuses coquilles de Thessalie , que le paon remarquable par l'éclat des couleurs de sa queue qu'il déploie avec tant de fierté , auroient été effacés par des productions beaucoup plus riches. L'odeur agréable de la myrrhe , la douce saveur du miel ne feroient plus en usage ; le chant harmonieux du cygne , les beaux vers d'Apollon , les tons mélodieux de sa lyre n'auroient pour nous aujourd'hui aucun agrément : on auroit vu naître sans cesse de nouvelles productions , plus achevées , plus parfaites que les anciennes , qui les auroient fait oublier. Mais la nature ne fuit point cette marche , chaque cho-

se est renfermée dans des bornes prescrites ; les êtres sont limités dans leur grandeur , dans leur petitesse , & cette juste proportion dépend elle-même des limites qu'ont eux-mêmes les premiers éléments dans leurs figures.

Il s'enfuit de ce que je viens de vous dire que les corps élémentaires qui sont , par leur nature , limités dans leurs formes & leurs figures , sont infinis en nombre. En effet , puisque la différence des figures est limitée , il faut nécessairement que les éléments qui ont des figures semblables , soient infinis en nombre ; sans cela la somme des éléments seroit limitée , ce qui est impossible , comme je vous l'ai dit ci-devant. Les petits corps de la matière première parcourent depuis l'éternité des siècles les abîmes infinis de l'espace , en continuant dans tous les sens le choc de leur impulsion différente ; car quoique la nature paroisse être moins féconde dans certains climats , cette stérilité se trouve balancée dans d'autres régions. Des animaux qui semblent être stériles dans certains pays , produisent abondamment dans d'autres. Les éléphants,

par exemple , si rares dans nos climats , sont en si grande quantité dans les Indes , qu'ils forment par leur nombre comme un rempart d'ivoire que rien ne peut forcer. Mais quand je vous accorderois qu'il n'y a sur toute la terre qu'une seule espèce d'animaux , il faudroit encore que vous convinssiez que , sans le secours d'une matiere éternelle & infinie , elle ne pourroit avoir été produite , & si supposé , elle l'eût été , elle n'auroit pu du moins , ni croître , ni se développer.

Promenez pour un moment vos regards sur ce vaste univers , & jugez ce que produiroit une matiere dont les éléments seroient limités , de quel point du ciel partiroient ces éléments ? où fixeroient-t-ils leur course ? quelle seroit la cause de leur mouvement ? Comment dans un espace infini , des éléments qui ne le seroient pas pour le nombre , pourroient-t-ils se réunir & former les corps que nous appercevons ? Il me semble , si je ne me trompe , que leur assemblage seroit impossible ; leur mouvement dans l'espace seroit l'image d'un naufrage , où

l'on verroit flotter pêle-mêle , parmi les ondes irritées , des corps morts , des mâts , des antennes , des rames , tristes débris d'un élément perfide , dont les hommes devroient redouter la fureur , & auquel ils ne devroient jamais se confier , lors même qu'il les attire par un calme perfide & trompeur. De même si vous admettez une fois que les corps élémentaires sont limités pour le nombre , leurs mouvements différents les porteront de toutes parts dans l'immensité du vuide , ils seront poussés indifféremment de côté & d'autre , jamais ils ne pourront se réunir , & quand même ils le pourroient , leurs assemblages n'auroient point de solidité , ils ne pourroient ni croître , ni se développer par le défaut de cette matière première.

L'expérience nous fait donc connoître que les corps élémentaires sont infinis en nombre , puisque nous voyons sensiblement la production & le développement des êtres qui s'augmentent & se perfectionnent par le moyen de cette matière première ; leur nombre infini fait la richesse de la nature , il la renouvelle sans cesse ; les mou-

vemens qui tendent à la destruction d'un être, sont balancés par d'autres mouvements qui tendent à sa conservation; en tout temps les éléments se font une guerre continuelle avec des forces égales, la vie & la mort se succèdent tour-à-tour, l'enfant qui naît & qui va jouir de la lumière du jour, annonce qu'un être vient de périr, & il n'est point d'instant dans l'année où les cris des enfants naissans, ne soient mêlés aux larmes que font répandre les mourans. Il est constamment vrai que de toutes les productions de la nature, il n'en est aucune qui soit composée d'une seule espèce de principes. Tous les êtres sont formés du mélange de toutes sortes d'éléments, & plus un corps a de puissance & de force, plus il contient un grand nombre de principes variés. La terre renferme en soi une multitude de premiers corps, elle forme les eaux des fontaines qui forment à leur tour l'eau des fleuves qui se déchargeant dans la mer, l'augmentent & la renouvellent. Elle contient aussi des semences de feu, puisque nous voyons la terre embrasée dans plusieurs en-

droits, & que le mont Etna est célèbre par l'impétuosité de ses flammes. Elle contient encore la matière qui sert à la production & au développement des graines, des arbres, des fruits de toute espèce, dont l'homme & les animaux font leur nourriture ; c'est pourquoi on l'appelle la grande mère des Dieux, des hommes & des animaux.

Les anciens Poètes Grecs qui l'ont célébré dans leurs ouvrages, l'ont représentée dans un char tiré par deux lions : ils disent qu'elle est suspendue dans les airs, & que la terre ne peut se reposer sur la terre ; ils attellent des animaux féroces à son char, pour faire voir que les esprits les plus indociles peuvent être domptés & civilisés par une bonne éducation ; ils environnent sa tête d'une couronne murale, pour faire voir qu'elle est le solide appui des villes. C'est en la représentant ainsi, qu'ils sont parvenus à la faire révéler des nations avec une terreur religieuse. Divers peuples qui lui font des sacrifices, lui ont donné le nom d'Idéenne. Ils ont voulu qu'elle fût accompagnée

pagnée de troupes Phrygiennes , parce qu'ils croient que l'invention des bleds a été trouvée en Phrygie. Ils mettent à sa suite des eunuques , pour faire connoître que quiconque manque de respect à la mere des Dieux , ou qui est ingrat envers ceux dont il a reçu le jour , est indigne de se voir renaître dans une nombreuse postérité. Ils font entendre le bruit des petits tambours qu'ils battent avec leurs mains ; le bruit des timbales , le son enroué des cornets , l'accord de leurs flûtes montées sur un ton phrygien , animent leur courage , excitent leur ardeur : ils portent tous des dards à la main , pour exprimer leurs transports , & afin d'effrayer les ingrats & les impies par la crainte & le respect de la Déesse. Sa statue fait à peine son entrée dans les villes , que toute muette qu'elle est , elle fait le bien des mortels. Ils sement d'argent & de cuivre les lieux de son passage ; ils lui font des offrandes abondantes ; ils parfument l'air d'une si grande quantité de roses & de toutes sortes de fleurs , qu'elles forment un ombrage sur

cette Divinité & sur ceux qui l'accompagnaient. Alors on voit paroître une troupe de gens armés que les Grecs nomment Curetes de Phrygie , ils font un bruit semblable à celui de chaînes qu'on remueroit ; leur combat se fait en cadence & se termine par le plaisir de répandre un peu de sang , ils branlent les terribles crêtes qu'ils portent sur leurs têtes par respect pour cette Déesse ; représentant ainsi ces Corybantes de Crete , qui autrefois , à ce qu'on dit , déroberent avec tant de soin Jupiter à la colere de son pere. De jeunes enfants dansoient en cadence autour du petit Dieu , & par leurs coups redoublés sur des bassins d'airain , ils étouffoient les cris du jeune enfant , & déroboient ainsi le fils de Saturne à sa fureur , en épargnant à sa mere une douleur éternelle. Par ces gens armés au tour de la Déesse , on a prétendu qu'elle enseignoit aux hommes que la terre étant leur patrie , ils la devoient défendre par les armes , par leur courage , & qu'ils devoient être l'honneur , l'appui & le soutien de leur famille. Mais toutes ces choses , quoiqu'ingénieuse-

ment imaginées, sont combattues par la raison ; car les Dieux sont par leur nature immortels, ils jouissent d'une tranquillité parfaite, ils ne s'inquiètent pas de ce qui nous intéresse ; ils ne craignent pas la douleur ni le danger ; ils sont satisfaits de leurs propres biens ; ils n'exigent ni nos prières, ni nos hommages ; nos bonnes actions ne fauroient les flatter, & nos fautes ne peuvent ni les irriter, ni attirer leur vengeance.

On voit souvent des animaux d'espece différente, comme la brebis, le cheval, le bœuf, se nourrir tous ensemble de l'herbe du même pré, respirer le même air, étancher leur soif au bord du même ruisseau, & néanmoins conserver tous la nature de leur espece & les habitudes qui leur sont propres, tant il y a de parties élémentaires différentes dans chaque sorte d'herbe, & dans les eaux d'un même ruisseau : c'est cette diversité qui est la base de la différence des parties dans chaque animal ; les os, le sang, les veines, les nerfs & toutes les autres parties du corps n'ont rien qui se ressemblent, parce que les éléments

Dij

dont chacune de ces parties est composée , sont très - différents par leur forme & leur figure. En parcourant ainsi tous les êtres de la nature , vous trouverez que chacun renferme dans son assemblage des éléments de matière différente.

Les principes néanmoins ne peuvent s'allier de toutes sortes de manières , sans cela les monstres seroient communs dans la nature : on y verroit des corps humains qui seroient demi-hommes & demi-bêtes ; un tronçon d'arbre seroit ente sur un corps vivant ; les animaux terrestres produiroient avec ceux de la mer ; enfin les Chimères qui vomissent des torrents de feu & de fumée de leur gueule enflammée , dévoreroient toutes les productions de la terre ; mais on ne voit rien de semblable , parce que la nature produit toutes les choses de principes certains , qu'elles croissent & se développent avec ordre , & qu'une cause constante règle tous les phénomènes de l'univers.

Je passe maintenant à d'autres méditations que j'ai fait avec plaisir sur la nature des premiers corps : afin que

vous ne croyiez pas, mon cher Memninus, que les corps qui vous éblouissent par la beauté de leur blancheur, & ceux qui nous frappent par l'éclat de leur noirceur, soient composés de particules élémentaires blanches ou noires, ni qu'aucun corps, quelque soit sa couleur, soit composé d'éléments de couleur semblable; la matière première n'a aucune couleur, soit semblable, soit différente de celle des corps, & l'on se trompe certainement, si l'on croit que l'esprit ne peut se former l'idée des corps sans leur couleur; car les aveugles nés, qui n'ont jamais connu la lumière du soleil, s'assurent néanmoins dès leur jeunesse par l'usage du toucher, de l'existence & de la forme des corps, quoiqu'ils n'aient aucune idée de leur couleur. En effet, si nous touchons quelque corps dans l'obscurité, nous en recevons de la sensation sans que sa couleur nous soit sensible. Une preuve encore que la couleur n'appartient point aux corps, ce sont les différents changements qu'elle éprouve. La couleur d'un corps s'affaiblit, s'altère, prend différentes nuances, ce qui ne

fauroit convenir aux éléments de la matiere premiere ; car il est nécessaire que dans tout corps qui se détruit, il y ait quelque partie qui soit fixe & immuable ; si cela n'étoit pas, toute la nature tomberoit bientôt dans le néant, car tout corps qui sort des limites de son être, périt, perd son essence & ses propriétés. N'attribuez donc pas aux principes des corps une propriété qui ne fauroit leur appartenir, & qui seroit la cause de la destruction universelle de tous les êtres.

Quoique les éléments des corps ne soient pas colorés, ils produisent cependant toutes les couleurs par la diversité & la disposition de leur différente figure, aussi leur mélange, leur liaison, leur situation, l'ordre, la direction de leur mouvement sont fort importants pour expliquer avec facilité pourquoi de certains corps qui étoient noirs un peu auparavant, paroissent dans un instant blancs comme l'albâtre ; c'est ainsi que la mer étant agitée par des vents impétueux, change ses ondes bleues en une eau très-blanche.

Si les eaux de la mer n'étoient com-

posées que d'éléments azurés, jamais les flots ne pourroient paroître blancs. En effet, de quelque façon que se fit le mélange d'une matière de couleur bleue, jamais elle ne pourroit paroître blanche. Si l'azur des mers étoit formé d'éléments de différentes couleurs, ainsi qu'une figure quarrée peut être formée par la réunion de plusieurs figures différentes, il faudroit que l'on pût remarquer dans les eaux de la mer les couleurs différentes & variées des éléments qui les composent, de même que l'on distingue dans ce quarré les différentes figures qui le forment. D'ailleurs l'union de figures dissemblables qui composent un quarré, n'empêche pas que cette figure ne paroisse telle à l'extérieur dans tout son contour; mais le mélange de plusieurs couleurs différentes doit nécessairement empêcher que la surface du corps qui en est composée, ne soit d'une seule & même couleur.

Comment seroit-il possible que les premiers corps fussent colorés, puisqu'ils ne sont pas sensibles à la lumière, de qui les couleurs tirent leur origine ? Comment les couleurs

pourroient-elles exister dans l'obscurité, puisqu'étant soutenues de la lumière du jour, elles changent, elles varient, elles répandent plus ou moins d'éclat, suivant qu'elles réfléchissent la lumière du soleil d'une façon directe ou oblique. Cet astre, lorsqu'il darde ses rayons sur le plumage qui pare la gorge des pigeons, en diversifie les couleurs; tantôt il lui donne l'éclat du rubis, tantôt on diroit que le verd des émeraudes y est mêlé avec l'azur : de même, quand le paon déploie sa superbe queue, on y voit briller les plus riches couleurs qui s'y forment par la réflexion de la lumière; sans son secours elle n'auroit aucun éclat. Mais comme l'œil reçoit une impression différente, suivant qu'il est affecté par du blanc ou par du noir, ou par toute autre couleur, si nous voulons juger d'un corps, nous ne devons pas en le touchant, nous arrêter à sa couleur, mais à sa forme, à sa figure qui agissent le plus immédiatement sur nos sens. Il n'est pas nécessaire par conséquent que les éléments de la matière première soient colorés, puisque les diffé-

rentes figures des corps fussent pour nous les rendre sensibles.

D'ailleurs l'essence, la nature des couleurs n'étant point déterminée, les couleurs n'ayant point une forme qui leur soit propre, toutes les figures des premiers principes pouvant se rencontrer dans toutes sortes de corps colorés, pourquoi les choses qui sont composées de ces principes, ne seroient-elles pas chacune dans leur genre parsemées de toutes les couleurs des éléments qui les forment ? Il faudroit dans ce cas que le corbeau, à cause des principes blancs dont il seroit formé en partie, étalât de la blancheur, & que le cygne formé en partie par des atomes noirs, fît voir la noirceur de son plumage, où quelque autre couleur simple ou mélangée ; mais ne voyons-nous pas que plus une chose est coupée & divisée en petites parties, plus la couleur s'affoiblit ; elle disparoît même insensiblement, comme il arrive à l'or quand il est réduit en petites parcelles, ou à la pourpre de Tyr qui étant tirée fil à fil, perd tout son éclat. Ces faits peuvent servir à vous faire con-

D v

notre que les parties des corps se dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduites en leurs premiers principes.

Enfin, puisque vous convenez que tous les corps n'ont pas des organes propres à parler, ni la faculté d'exhaler des odeurs, vous ne leur attribuez pas à tous des sons & des odeurs? de même puisque nos yeux ne peuvent appercevoir tous les corps, vous devez en conclure qu'il y en a nombre qui sont privés de toutes couleurs, comme il y en a qui sont privés de son & d'odeur.

Les éléments de la matiere premiere ne sont pas seulement privés de couleur, ils manquent encore de toutes les autres qualités des corps, comme du froid, du chaud, ils ne rendent aucun son, ils ne contiennent aucun suc, ils n'ont aucune odeur; & comme lorsque vous voulez faire du parfum composé de marjolaine, de myrthe, de gomme & de la fleur de jasmin, qui exhale une odeur si agréable, vous choisissez l'huile la moins odorante, afin qu'elle n'altère pas les odeurs des autres ingrédients que vous

mêlez avec elle , de même les principes de la matiere premiere ne peuvent point donner aux êtres qu'ils composent leur propre couleur , ni leur propre son , puisqu'étant solides & simples par leur nature , il ne peut rien émaner d'eux. Ils sont de même sans goût, sans saveur; ils ne sont ni chauds, ni froids , ils n'ont aucune autre qualité de cette nature , parce que toutes ces qualités des corps sont sujettes à l'altération , au changement , à la destruction ; les corps étant mols , fragiles , durs , pleins de pores , à cause du vuide qui se rencontre dans l'assemblage de leurs parties. Toutes ces qualités ne peuvent donc convenir aux éléments des corps , si nous voulons donner une base solide & immortelle à la nature qui la mette à l'abri de l'anéantissement.

On est donc forcé d'avouer que tout ce qui a du sentiment , est formé par une matiere insensible ; rien dans la nature ne contrarie cette opinion ; tout nous persuade au contraire que les animaux sont produits & formés d'éléments insensibles. On voit des vermiseaux vivants , nai-

tre de la pourriture que la terre a contractée par des pluies trop abondantes ; presque tous les êtres se transforment successivement dans la substance des uns des autres. Les eaux des rivières, des fleuves se convertissent en branches d'arbres, les gras pâturages se transforment en moutons, les moutons servent à la nourriture de l'homme & à son développement. Nos corps devenus la pâture des bêtes sauvages & des oiseaux carnassiers, se changent en leur propre substance & servent à réparer leur force & à les augmenter. Ainsi la nature change, transforme les aliments en des êtres vivants, & la nature insensible devient susceptible de sentiment en s'organisant. C'est ainsi que le bois sec s'enflamme, & que tous les corps se convertissent dans la nature du feu. Jugez donc combien il importe que les principes soient disposés avec ordre, que leur mélange se fasse avec choix, que leur mouvement & leur action soit réglé.

Si la sensation d'ailleurs n'étoit pas formée par une matière insensible, quelle autre cause pourroit exciter l'esprit,

lui donner du mouvement, & produire les différents sentimens que nous éprouvons : feroit-ce parce que les pierres, le bois, la terre mêlés ensemble, ne donnent aucun signe de vie & de sentiment, que nous aurions peine à le croire ? Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit ci-devant, que la simple réunion des premiers principes ne suffit pas pour produire le vivant & former des êtres sensibles ; cette production n'est point celle d'un moment, elle dépend de la qualité des éléments, de leur petitesse, de leur forme, de l'ordre, de la situation & du mouvement qu'ils reçoivent dans leur concours & leur action : harmonie qui ne s'observe pas dans la formation du bois, de la terre & des pierres ; cependant lorsque ces matieres ont été dissoutes & corrompues par les pluies, on en voit naître des vermineux de toute espece, parce qu'alors les éléments qui les composent, étant déplacés de leur situation ordinaire, ils se rassemblent & se combinent de telle maniere qu'ils forment nécessairement des êtres vivants & animés. Si les êtres qui ont

du sentiment, étoient produits par des principes sensibles, & que ceux-ci fussent formés d'autres principes de même nature, il faudroit admettre dans tous les animaux des principes mols; mais la main ou quelque partie du corps que ce soit, ne peut par elle-même, lorsqu'elle est séparée du corps, conserver de sentiments : la sensibilité d'une partie dépend de la sensibilité de toutes les autres parties du corps.

Ne voyons-nous pas d'ailleurs que les œufs des oiseaux se changent en des êtres vivants & animés; que les terres dissoutes & corrompues par des pluies abondantes & par la chaleur, produisent des vermineux de toute espèce; que les choses qui ont du sentiment, se forment d'une matière insensible. Mais il ne se fait point de génération, de production nouvelle, qu'elle n'ait été précédée de l'union des premiers principes : aucune chose ne peut subir de changement, sans qu'il se fasse une nouvelle combinaison des éléments; de sorte que le sentiment ne se forme dans l'animal que lorsque la nature est entièrement

formée. Car , toute la matiere premiere étant répandue dans l'air , dans la terre , dans l'eau & dans toutes les autres choses que cette même terre a produites de son sein , cette même matiere doit se réunir avec un ordre convenable pour entretenir la vie & l'équilibre dans le mouvement de l'animal , pour mettre en action ses sens , qui sont ses surveillants , & par le moyen desquels il se soutient , se conserve , & se met à l'abri des attaques qu'il peut recevoir du dehors.

Si tous les êtres vivans ne devoient leur sensibilité qu'à des principes sensibles , qu'arriveroit-il ? Il faudroit nécessairement que tout le fond de la matiere premiere fût capable par sa nature de rire , de pleurer ; un élément de matiere pourroit demander à un autre , quelle est sa nature , son essence ? Ils feroient capables de parler , de discourir , car étant semblables aux animaux , ils feroient comme eux composés d'autres éléments , & ceux-ci devroient encore à d'autres leur assemblage , il faudroit ainsi remonter à l'infini , de sorte que le rire , la pa-

role , la sagesse , feroient des êtres réels qui seroient composés d'éléments qui auroient les facultés de rire , de parler , d'être sage ; mais si l'on rejette cette opinion comme folle & extravagante , il faut convenir que la sagesse , les paroles , les ris n'ont point pour cause des principes doués de ces qualités , & qu'on ne peut par aucune raison solide refuser à tous les autres êtres sensibles d'être formés & produits par une matiere absolument insensible & dénuée de tout sentiment. Tous les êtres tirent leur origine d'une matiere éternelle , c'est le fond inépuisable qu'emploie la nature ; la terre qui reçoit dans son sein les pluies fécondes , s'en sert pour la production des hommes , des animaux & des végétaux ; par les fruits , par les aliments qu'elle leur procure , elle maintient , elle perpetue leur espèce & contribue à la douceur de leur vie , c'est ce qui l'a fait appeller la mere commune de tous les êtres. Tout ce qu'elle produit retourne toujours dans son sein , comme tout ce qui tombe de la moyenne région de l'air sur la terre y retourne par la suite. La puissance de la mort

n'est pas telle qu'elle puisse anéantir les êtres tout-à-fait, elle n'a de pouvoir que pour détruire leur assemblage; les êtres qu'elle sépare, s'unissent à d'autres: c'est par elle que tous les êtres se transforment, changent de couleur; que ce qui paroît sensible aujourd'hui, peut devenir au même instant insensible. Vous jugez donc de quelle importance est le choix dans le mélange des premiers principes; leur situation, leur mouvement, leur action ne sont point indifférents, puisque la même matière forme le soleil, les astres, les hommes, les animaux, les plantes & toutes les choses de la nature. Une grande partie des petits corps qui composent cette matière élémentaire, sont semblables: leur différente situation est la seule chose qui les distingue; c'est pourquoi dans la formation des êtres, les principes en changeant d'ordre, de situation, de mouvement, d'action & de figure, transforment les corps & en produisent de nouveaux.

C'est à présent, mon cher Memnius, qu'il faut prêter toute votre attention pour voir la nature sous une

face nouvelle, & pour vous convaincre que la doctrine que j'enseigne, n'est point contraire à la vérité. Les choses les plus faciles ne se persuadent pas toujours d'abord, & ce qui dans le commencement nous paroît grand & merveilleux, devient avec le temps médiocre & ordinaire. Si l'éclatante splendeur du ciel, si la brillante lumière du soleil, de la lune & des astres qui parent la voute des cieux, venoit frapper nos regards pour la première fois, quel autre spectacle plus étonnant pourroit se présenter à nous ! quels autres objets plus dignes d'admiration pourroit-on leur préférer ? Cependant les mortels accoutumés à la beauté de ce spectacle, y font à peine attention. On en voit peu qui élèvent leurs regards vers ces voutes éclatantes pour en contempler la grandeur & la magnificence. Ne les imitez pas ces mortels, mon cher Memnius, que la nouveauté de la doctrine que j'enseigne ne vous engage pas à la rejeter, ne craignez pas de faire usage de votre raison & de la liberté de votre esprit ; embrassez la vérité, si elle brille à vos yeux ; ne fuyez,

ne combattez que l'erreur. Il y a hors de notre monde un espace qui s'étend à l'infini, c'est à vous de rechercher ce qu'il est, de voir jusqu'où vos regards peuvent l'atteindre, & d'accoutumer votre esprit à contempler la nature avec une pleine liberté. Rappelez-vous premièrement que la vaste étendue de l'univers considérée dans tous les sens, dans toutes les directions, est infinie de toutes parts; la nature de l'espace prouve cette vérité. Or, puisque une étendue sans bornes limite l'univers de tous les côtés, & que les petits corps de la matière qui sont innombrables, en parcourant depuis des siècles infinis les abîmes immenses de cette étendue, doivent s'être rencontrés & heurtés de mille manières différentes, il n'est pas vraisemblable que le ciel, les astres, la terre, soient les seules productions de tant de chocs & d'impulsions différentes, & que tant de corps de la matière qui sont hors de l'enceinte de notre univers, demeurent inutiles & sans action, la matière sur-tout ayant déjà formé ce monde. Les principes éternels de toutes les choses se feront d'abord ren-

contrés fans deſſein, fans choix , par haïard, ils auront formé mille eſſais de productions bizarres & diverſes, qui ſe ſeront détruits ſucceſſivement, juſqu'à ce que ces principes ſe réunifſant enfuite avec ordre, auront formé le ciel, la terre, la mer & tous les animaux. On ne peut donc ſ'empêcher de convenir qu'il y a dans l'immenſité de l'eſpace d'autres lieux, où la matiere premiere exerçant ſon action, a dû former des mondes ſemblables à celui que notre ciel renferme dans ſa vaſte étendue.

Lorſque la matiere premiere eſt abondante, que l'eſpace où elle ſe meut lui convient, que rien n'arrête ſon action, elle doit néceſſairement travailler à la production de différents corps. Si la quantité des corps élémentaires eſt ſi conſidérable que la vie de tous les animaux ne ſeroit pas ſuffiſante pour la nombrer, ſi les forces qu'emploie la nature ſont égales en tous lieux, ſi ces forces exercent leur action de mille manieres différentes, il faut avouer qu'on doit trouver dans toutes les régions de l'eſpace, d'autres mondes, d'autres terres qui doivent

être peuplés de toutes sortes d'espèces d'animaux.

Le spectacle de la nature est une preuve de ce que j'avance, il n'est aucune production qui soit seule de son espèce, qui croisse & se développe seule. Considérez les animaux, vous en trouverez nombre qui se ressemblent & qui font race. Cet ordre de la nature est commun aux hommes, aux animaux, soit qu'ils vivent sur les montagnes, dans les forêts, dans les plaines, dans l'air ou dans l'eau : d'où il faut conclure que le ciel, le soleil, la lune, la terre, la mer & toutes les autres choses de cette nature, ne sont point seuls & uniques dans l'univers, au contraire ils y sont multipliés sans nombre, puisqu'ils ont comme toutes les autres productions des bornes prescrites à leur durée, & qu'ils sont comme eux le produit de la réunion des premiers principes. Si vous comprenez bien toute cette doctrine, vous concevrez que la nature n'est point l'esclave des fiers tyrans; qu'elle créa d'elle-même & par sa propre puissance toutes les choses sans avoir besoin du secours des Dieux; car j'en

atteste ces Dieux mêmes, qui menent une vie douce & tranquille dans une éternelle oisiveté, qui d'entr'eux pourroit se charger du sceptre du monde ? Qui d'entr'eux pourroit d'une main sûre tenir les rênes de ce vaste empire ? Comment donneroient-ils le mouvement aux cieux & la clarté aux étoiles qui brillent dans la nuit ? Qui de ces Dieux voudroit dans tous les temps & dans tous les lieux animer l'univers par sa présence ? Qui d'eux se chargeroit d'assembler les nuages pour former les orages & les tempêtes ? Comment les Dieux feroient-ils les maîtres du tonnerre, puisqu'on voit la foudre détruire leurs propres temples, briser leurs autels, & que ses coups terribles frappent sans distinction l'innocent qui les adore, & l'impie qui les méprise.

Après la naissance du monde & la formation de la terre, de la mer, du soleil, une grande quantité de matière première s'étant élancée de la masse totale, a embrassé toute la circonférence de l'univers. Cette quantité de matière est ce qui sert à la réparation & à l'accroissement des ter-

res, des eaux; c'est de-là que le ciel s'est étendu, que ses voûtes brillantes se sont élevées au-dessus de la terre, que l'air a pris naissance, car tous les corps élémentaires se rendent de toutes parts aux lieux qui leur sont propres, ils se joignent chacun à ceux de leur espèce. L'eau s'accroît & s'augmente par des particules d'eau; l'air par des particules d'air, le feu par des parties élémentaires de feu, jusqu'à ce que la matière, cette maîtresse universelle de tous les êtres, les porte à leur dernière perfection. Ainsi quand un animal ne prend qu'autant de nourriture qu'il en perd par la transpiration, c'est là le terme de l'âge parfait, c'est alors que la nature emploie sa puissance pour prescrire des bornes à son accroissement & à son développement, car tous les animaux que vous voyez croître peu-à-peu, & qui parviennent au dernier degré de leur développement, doivent recevoir plus de substance du dehors qu'ils n'en perdent par la transpiration; mais quand le développement est fait, en entier, alors les forces s'énervent peu-à-peu, la vigueur de

l'âge se perd , & le corps s'affoiblit ; la nourriture n'est plus alors portée facilement dans les veines , elle ne suffit pas pour réparer tant de pertes , ni pour veiller à sa conservation. De sorte que tous les corps tendent à leur destruction , lorsque les parties qui les composent se désunissent , & que les impressions qu'ils reçoivent du dehors , sont trop multipliées ; ainsi les murs élevés de la machine immense de l'univers , ébranlés jusques dans leur fondement , s'écrouleront un jour & tomberont en ruines , car la nature ne fournit pas toujours tout ce qui seroit utile au soutien & à la conservation de toutes les choses , déjà même le temps semble avoir diminué toutes ses productions , & la terre comme lassée d'être féconde , produit à peine aujourd'hui de petits animaux , elle qui autrefois en produisoit de toutes les espèces , & donnoit aux bêtes sauvages une force & une grandeur qui nous paroîtroit aujourd'hui extraordinaire ; car , si je ne me trompe , tous les animaux ne sont pas descendus du ciel sur la terre par une chaîne d'or ; la mer , ni les flots qui se brisent

brisent contre les rochers, ne les ont point produits; mais la même terre qui aujourd'hui les nourrit & les conserve, les a autrefois formés de sa propre substance, c'est de son sein qu'elle a fait naître d'abondantes moissons & des vignobles agréables pour le bien des mortels, c'est elle qui a produit les fruits les plus délicieux & les pâturages fertiles que l'on obtient à peine aujourd'hui avec beaucoup de travaux & de fatigue. Elle semble rejeter nos soins & nos peines, les bœufs épuisent leurs forces sans beaucoup de succès, le soc de la charrue s'use à force d'ouvrir des sillons sur la terre, le laboureur se consume par l'excès du travail, & à peine la terre procure-t-elle ce qui est nécessaire à notre subsistance; la fertilité semble diminuer à mesure que les travaux & les peines augmentent, déjà le cultivateur défolé se plaint de ce que la nature n'a que trop souvent trompé ses espérances. Et quand il compare les siècles passés au temps présent, il porte envie à la prospérité de ses pères, il gémit de sa situation, il se plaint de ce que les premiers hom-

mes couloient leurs jours dans le repos & la tranquillité, contents d'une fortune médiocre, & il ne fait pas attention que c'est une loi nécessaire de la nature que tout s'épuise à la longue, & que le temps est l'écueil où tous les êtres font naufrage.

Fin du deuxième Livre.



TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

LIVRE TROISIEME.

^A
O Epicure ! l'honneur de la Grece,
vous qui avez fait briller la lumiere
du savoir au milieu des ténèbres de
l'ignorance, pour nous servir de flam-
beau dans la conduite de la vie, je
marche avec confiance dans la car-
rière brillante que vous m'avez tra-
cée ; non que je prétende lutter con-
tre vous, mais par le desir passionné
que j'ai de vous imiter. L'hirondelle
oseroit-elle le disputer pour le chant
au cygne, & le timide agneau oseroit-
il comparer sa marche incertaine avec
la course rapide d'un jeune coursier ?

E ij

Vous avez créé la science de la nature , vous en êtes le pere , vous nous avez donné des préceptes comme à vos enfants chéris ; & de même que les abeilles vont recueillir le miel sur les fleurs , on puise dans vos écrits des maximes qui donnent le bonheur & qui dureront éternellement. Dès que les secrets de la nature vous ont été révélés , on a été convaincu que le monde n'est point l'ouvrage des Dieux ; la crainte alors n'a plus eu d'empire sur l'esprit des mortels ; les bornes du monde ont disparu ; on a connu la naissance , la production & le développement de toutes les choses. On n'a plus craint de contempler la majesté des Dieux dans leurs demeures tranquilles ; les vents ne fau- roient ébranler leur heureux séjour ; les nues n'y portent point de pluies ; le froid , l'orage , la tempête n'en vio- lent point la sainteté. Leur demeure toujours pure & sereine brille d'une lumière éclatante qui y répand sans cesse de nouveaux agréments.

La nature procure à l'homme tout ce qui lui est nécessaire ; rien dans aucun temps ne doit troubler la tran-

quillité de son ame. Il n'a plus rien à redouter de l'affreux tartare : on ne lit plus au sommet de cette horrible caverne, ces paroles effrayantes : *O Mortels, qui entrez dans ces lieux, vous n'avez plus d'espérance !* L'épaisseur de la terre n'empêche pas qu'on ne connoisse ce qu'elle renferme dans son intérieur. Un transport enthousiaste me saisit, lorsque je pense, sage Épicure, que c'est par votre puissance que la nature se montre ainsi à découvrir à mon esprit de toutes parts.

Je vous ai parlé ci-devant de la matiere premiere, de son mouvement éternel dans l'espace, de la maniere dont les corps peuvent être produits par le choc alternatif des éléments ; il faut maintenant vous entretenir de la nature de l'ame & de l'esprit, afin de vous aider à bannir entièrement cette crainte ridicule des rives de l'Achéron, dont l'image effrayante trouble la tranquillité de la vie, imprime sur toutes les choses les horreurs de la mort, & ne nous laisse goûter aucune volupté parfaite.

Quoique les hommes assurent souvent qu'ils sont fortement persuadés

que les maladies, le deshonneur, l'infamie sont plus à redouter que la mort, qu'ils ne doutent pas que la nature de l'ame ne consiste que dans le sang, qu'ils n'ont pas besoin de mes raisons pour s'en convaincre davantage; soyez sûr que ces discours sont plutôt un témoignage de leur vaine ambition & de la louange qu'ils desirent, que de leur propre sentiment, car ces mêmes hommes exilés de leur patrie, bannis de toute société, haïs & détestés pour l'énormité de leurs crimes, exposés à toutes les horreurs de la vie, desirent encore de la conserver. En quelque lieu que ces malheureux portent leurs pas, ils célèbrent les obseques des morts, ils immolent des brebis noires aux Divinités infernales; & plus ils sont pressés par l'adversité, plus ils ont recours à la religion.

C'est dans l'infortune & l'adversité que l'homme fait connoître sa fermeté ou sa foiblesse; c'est dans le malheur qu'on exprime ses véritables sentiments: le masque tombe alors, & l'ame se montre à découvert. L'avarice insatiable, l'ambition effrénée portent les mortels insensés à violer

toutes les loix de la justice ; elles les familiarisent avec les crimes dont elles les rendent les ministres ; elles leur font supporter un travail opiniâtre pendant les jours & les nuits , pour acquérir d'immenses richesses , ou atteindre à un pouvoir extrême. Ces maux de la vie sont produits en grande partie par la crainte de la mort , car il semble que l'infamie , le mépris , l'affreuse pauvreté soient incompatibles avec une vie douce & tranquille , & que les traits du malheur sont bien émoussés aux portes du trépas : d'où vient donc que les hommes se voyant pressés par de vaines terreurs , cherchent à s'éviter eux-mêmes ; ils allument la guerre civile dans leur patrie ; ils ajoutent massacres sur massacres pour augmenter leurs richesses ; ils sont même assez cruels pour se réjouir de la triste mort de leurs pères , de leurs parents ; les tables délicates de leurs voisins sont pour eux des objets de censure ou d'envie : c'est par la même crainte ou pour les mêmes raisons que la présence des hommes élevés en dignité ou comblés d'honneur , leur est odieuse ; que l'en-

Vie les dévore, & qu'il s'allume dans
 leur ame une passion folle & insensée
 pour la gloire. Ils se persuadent que
 leur nom n'a point d'éclat, qu'il est en-
 seveli dans la poussière. Ils périssent
 pour la vanité de quelques statues
 & d'un peu de vaine gloire ; souvent
 ils détestent la vie par l'appréhension
 de la mort ; ils se la donnent eux-
 mêmes dans l'excès de leur douleur ,
 ne se doutant point que cette crainte
 est la cause première de leur ennui.
 Elle leur ôte tout sentiment de l'hon-
 nêteté, leur fait rompre les nœuds les
 plus sacrés de l'amitié, & renverse la
 piété jusques dans ses fondements.
 Souvent ils ont livré leur patrie, &
 trahi leurs meilleurs amis, par l'espoir
 d'éviter les lieux consacrés au séjour
 des ombres éternelles ; & de même
 que les enfants tremblent & sont ef-
 frayés de tout dans les ténèbres, de
 même nous craignons souvent à la
 lumière, des choses qui ne sont pas
 plus à redouter que celles qui effrayent
 les enfants dans l'obscurité, & qui
 leur figurent des spectres affreux. Pour
 dissiper ces vaines terreurs, la lumière
 éclatante du soleil, ni les traits bril-

lants du jour ne sont pas nécessaires, mais la contemplation de la beauté de la nature & l'usage de la raison.

Je dis premièrement que l'esprit que l'on prend souvent pour l'entendement, est le mobile de la vie & l'organe du sentiment. Il est une partie aussi essentielle & aussi distincte de l'être vivant, que les mains, les pieds, les yeux. Il n'est point le résultat de l'harmonie de toutes les parties du corps, puisque nous voyons souvent que le corps est malade, lorsque l'esprit ne l'est pas, & que quelquefois au contraire l'esprit est foible & languissant, lorsque le corps a toute sa vigueur & jouit de la santé la plus parfaite. Mais si la chaleur diminue, si l'air ne fournit plus à la respiration, alors le sang, les nerfs perdent le mouvement avec la vie : il y a donc dans nos corps un esprit vital & une chaleur innée qui ne nous abandonnent qu'à la mort ?

L'ame & l'esprit sont si étroitement unis l'un à l'autre, qu'ils ne forment qu'une seule & même nature. Le siège de l'esprit & du sentiment est au cœur, puisque c'est dans cette partie

qu'on ressent les impressions de la crainte, de la douleur, de la joie & du plaisir; l'ame est répandue par tout le corps, elle est dépendante de l'esprit, il en regle & en ordonne tous les mouvements; mais pour lui libre & indépendant, sa sagesse & ses plaisirs intérieurs sont ses propres biens. Il jouit seul de cette prérogative dont le corps & l'ame sont privés, & de même que la tête peut ressentir de la douleur sans que le reste du corps en soit affecté, de même l'esprit peut recevoir l'impression du plaisir ou de la douleur, sans que l'ame en ressent aucune impression, ni éprouve le moindre changement. Mais si l'esprit reçoit l'impression d'une terreur extraordinaire, l'ame aussi-tôt la partage & la fait éprouver à tous les membres. Aussi-tôt une sueur froide, une pâleur livide s'empare du corps, la langue s'embarrasse, des paroles sourdes & entrecoupées sortent avec peine du creux de la poitrine, les yeux obscurcis sont fixés vers la terre, les oreilles n'entendent que des sons bruyants, les jambes ne peuvent plus se soutenir sous les genoux tremblants,

& on chancelle sur les pieds. On voit enfin que la terreur qu'éprouve l'esprit, souvent abbat le corps ; d'où l'on doit conclure que l'ame est unie très-étroitement avec l'esprit, & qu'elle communique à son tour aux différentes parties du corps les mouvements & les impressions qu'elle reçoit de l'esprit. Ces effets ne nous permettent pas de douter que la nature de l'ame & de l'esprit ne soit corporelle, puisqu'elle peut communiquer le mouvement & la sensation aux membres, les retirer du sommeil où ils sont plongés, changer les traits & la couleur du visage, maîtriser & gouverner le corps à sa volonté, effets qui ne pourroient avoir lieu sans le toucher ; & comme rien ne peut être touché ni recevoir d'impression que par un corps, convenez donc que l'ame & l'esprit sont d'une nature corporelle, puisqu'ils donnent des sensations & qu'ils en reçoivent. D'ailleurs nous voyons que l'esprit est sujet à toutes les impressions du corps, & qu'il partage tous les accidents qui lui arrivent, preuve nouvelle que sa nature est nécessairement corporelle.

rement corporelle, puisqu'il est soumis à l'action d'un être corporel.

L'esprit est composé d'éléments très-actifs, très-déliés, puisqu'il n'est rien de plus prompt que les choses que l'esprit imagine & qu'il entreprend de faire. Or, ce qui se meut avec tant de promptitude doit être composé d'une matière très-active, pour céder ainsi à la moindre impression du mouvement qu'il reçoit; semblable à l'eau dont le mouvement facile est l'effet de la mobilité & de la petitesse des éléments qui la composent. L'esprit doit être d'une tiffure extrêmement déliée, si vous considérez l'homme au moment que la mort s'est emparé de ses sens, car alors l'ame & l'esprit se sont retirés du corps, & cependant on n'appërçoit aucun changement dans la forme extérieure, le corps conserve la même pesanteur, la mort lui laisse tout hors le sentiment & la chaleur, semblable à quelque doux parfum qui ayant exhalé son odeur dans les airs, ne change point pour cela de forme, de grandeur & ne perd rien de sa pesanteur, parce que l'odeur, le goût, la saveur, tout

se produit d'une matiere si petite & si déliée, qu'ils peuvent donner aux corps ces qualités, sans rien ajouter à leur pesanteur. La nature de l'ame & de l'esprit n'est cependant pas simple, car un certain souffle mêlé de chaleur, sort de la poitrine des personnes expirantes, & cette chaleur entraîne des parties d'air avec elle, parce que par-tout où il y a de la chaleur, l'air y est mêlé, à cause qu'étant d'une nature très-rare, il faut que des éléments d'air entrent dans sa composition; ainsi l'ame & l'esprit sont formés de trois éléments différents de souffle ou de vent, d'air & de chaleur; mais ces trois éléments ne suffisent pas pour produire la pensée, il faut en admettre un quatrième d'une nature encore plus active, plus déliée que les trois autres. Ce quatrième élément est la cause première de toute sensation, il imprime le mouvement à la chaleur qui le communique au vent de qui l'air le reçoit, & le communique à son tour à tout le corps: c'est alors que le sang s'agite dans les veines, toutes les parties intérieures de l'animal devien-

ment sensibles; le mouvement se communique à la moëlle, aux os, & on éprouve le sentiment de la douleur ou du plaisir.

Le mélange de ces quatre éléments ne forme qu'une seule & même nature; ils agissent de concert & d'intelligence, le vent, l'air, la chaleur sont distribués avec ordre dans toutes les parties du corps, il ne résulte de leur correspondance qu'une même action. Le quatrième élément plus actif, plus délié que les trois autres, pénètre plus intimement toutes les parties du corps, il est comme l'ame de l'ame, il la gouverne à son gré.

Ces éléments dont l'ame & l'esprit sont composés, sont en plus ou moins grande quantité dans chaque corps. La chaleur domine dans les tempéraments colères & irascibles, le vent est la source de cette crainte timide qui accompagne le cerf dans les forêts, l'air domine chez ceux dont la tranquillité de l'ame s'annonce par un visage calme & serein. Tous les animaux ont une nature, un tempérament qui leur est propre; il en est de même de nous, malgré tous nos

soins pour orner notre esprit , pour perfectionner notre être , nous ne pouvons pas entièrement effacer les premières impressions de la nature. Quelques sublimes , quelques élevées que soient nos vertus , elles ne peuvent jamais détruire jusqu'aux dernières racines du vice , & empêcher que celui-ci ne se laisse entraîner par son tempérament aux mouvements de la colère , cet autre à la crainte & qu'un troisième enfin ne soit doué d'une nature qui le porte à une vie douce & tranquille. C'est même une nécessité que chaque homme soit d'une nature différente , & que les inclinations qui en résultent soient exprimées diversément , & quoiqu'on ne puisse développer les causes secrètes de toutes ces différences , ni donner des noms à tous les effets qui en résultent , à cause de leur extrême variété , je puis néanmoins assurer par moi-même que ces premières impressions de la nature que la raison ne peut détruire tout-à-fait , peuvent être au moins tellement affoiblies , qu'il n'est point impossible à l'homme d'atteindre à une vie douce , tranquille & digne des Dieux.

Cette nature est donc répandue partout le corps , elle en est le soutien principal , elle veille à sa conservation : l'ame & le corps sont si étroitement unis & liés ensemble que les séparer, c'est le détruire. Dès le premier moment de leur formation ils ont eu des rapports communs, ils ont reçu la vie sous les mêmes conditions : le corps seroit sans sentiment, sans le secours de l'esprit, & l'esprit seroit sans action sans les organes du corps ; c'est ce concert mutuel, ce sont ces mouvements réciproques qui forment la sensation & qui produisent le sentiment.

L'ame n'a pas cependant seule la propriété de ce mouvement qui porte le nom de sensation, le corps est sensible comme elle ; & si le corps est sans sentiment, lorsque l'ame en est séparée, c'est que le sentiment n'est que l'effet de leur concours mutuel : aussi ne s'apperçoit-on pas dans le cours de la vie , qu'à mesure que le corps s'affoiblit, les facultés de l'ame s'affoiblissent également.

Il paroît bien absurde d'affurer que les yeux n'ont pas la puissance de voir les objets, qu'ils ne font que

des passages corporels par lesquels l'esprit voit & apperçoit. La sensation même de la vue prouve le contraire, particulièrement lorsqu'une lumière trop forte vient frapper cet organe; car alors elle efface l'éclat de toute lumière plus foible, & blesse les yeux, ce qui n'arriveroit point, si les yeux n'étoient que les fenêtres de l'ame: car il est certain que les portes ou fenêtres par lesquelles les objets se présentent à nous, n'ont ni peine ni plaisir. Si les yeux d'ailleurs n'étoient que les fenêtres de l'ame, il faudroit qu'en les arrachant, l'ame qui n'auroit plus ces obstacles, vît les objets avec plus de facilité & de netteté, ce qui n'arrive pas.

Les éléments qui forment l'ame, doivent occuper autant d'espace, qu'il est nécessaire pour exciter dans tous les membres les impressions de la sensation. C'est pourquoi fort souvent la poussière qui s'attache à notre corps, la craie volatile que le vent entraîne, la rosée, le brouillard & les filets déliés des toiles d'araignée dont nous sommes quelquefois enveloppés en marchant, ne font sur nous qu'une très-legere impres-

sion. Nous ne sentons sur nos têtes ni les plumes des oiseaux, ni les fleurs voltigeantes des chardons, qui semblent résister à leur chute par leur légèreté ; nous ne sentons pas aussi sur nos corps la marche lente des reptiles, ni les traces déliées des mouches & des autres animaux de cette nature, tant il est vrai que pour exciter de la sensation dans l'ame & mettre ses principes en mouvement, il faut le concours d'un grand nombre d'éléments, qui recevant les impressions du dehors, réagissent ensuite sur elle & les lui communiquent.

Cependant l'esprit a plus de puissance & d'empire sur la vie, sur les sens que l'ame. Sans l'esprit il n'y a aucune partie de l'ame qui puisse subsister un seul instant. L'ame suit l'esprit, lorsqu'il se sépare du corps, elle s'évanouit dans les airs avec lui, & son départ ne laisse aux membres que le froid & la mort en partage : mais un corps, quoique mutilé dans toutes ses parties, conserve la vie tant que l'esprit subsiste en entier, & le tronc même d'un corps quoique privé de ses membres & de l'ame, ne laisse pas de vivre & de respirer.

Je vais maintenant vous faire comprendre que l'esprit & l'ame étant l'ouvrage de la production, sont soumis aux loix de la destruction & de la mort. Je traiterai ce sujet important d'une manière digne de vous, souvenez-vous seulement, mon cher Memnius, de ne point faire de distinction entre l'ame & l'esprit, d'appliquer à l'un ce que je dirai de l'autre; de sorte que lorsque je vous aurai démontré que l'ame est mortelle & périssable, vous concevez que l'esprit l'est aussi, car il n'y a rien de plus étroit que leur union.

Le corps & l'ame naissent en même-temps, ils se développent, croissent, augmentent, vieillissent & périssent ensemble; dans un âge tendre, lorsque le corps manque de force, l'esprit est foible & incertain, mais à mesure que le corps acquiert de la vigueur, qu'il se fortifie, l'esprit augmente, le jugement se perfectionne, les facultés de l'ame s'étendent, mais lorsque le corps est accablé par le poids de l'âge, que tous les membres ont perdu de leur force, l'esprit dépérit, on retourne en enfance, on délire, on déraisonne.

ne ; par conséquent la nature de l'ame semblable à la vapeur, se perd & se dissipe dans l'air , puisqu'elle naît & croît avec le corps & que par la suite de l'âge , elle devient comme lui foible & infirme.

Ne voit-on pas que lorsque le corps est livré à de grandes maladies , à des douleurs cruelles , l'esprit partage ses souffrances , il s'inquiète , il s'alarme , il se plaint ? souvent , lorsque le corps est malade , l'esprit incertain perd le fil de ses idées , ou extravague , ou perd toute sa raison. Quelque fois une profonde létargie supprime tellement tous les mouvements , que l'esprit semble être plongé dans un sommeil éternel ; la tête est penchée sur la poitrine , les yeux expirants sont fixés vers la terre , on ne reconnoît pas le visage de ceux qui nous entourent , on ne voit point les larmes dont leurs yeux sont baignés , on méconnoît la main qui nous donne du secours. Puisque l'esprit n'est point impénétrable au mal , il faut donc convenir qu'il périt comme le corps ; car la douleur & la maladie sont les éléments de la mort , & les instru-

ments dont elle se sert pour nous détruire.

Lorsque les fumées du vin montent à la tête, on éprouve de la pesanteur dans tous les membres, on marche d'un pas chancelant, la langue s'épaissit, on balbutie, l'esprit déraisonne, les yeux roulent dans la tête; les cris, les sanglots, les querelles & tout ce qui est inséparable de la débauche outrée s'ensuit aussi-tôt. Comment cela arriveroit-il, si ce n'est que le vin en pénétrant le corps, s'attaque à l'ame, & jette le désordre & la confusion dans l'économie de toutes ses parties? mais tout ce qui peut être troublé & empêché dans l'exercice de ses fonctions par une cause extérieure, nous fait voir que si une cause plus puissante venoit à agir, il périroit & perdrait pour toujours l'espoir de jouir d'un âge plus avancé. Voyez un homme attaqué tout d'un coup de l'épilepsie, on le croiroit frappé de la foudre, son visage se couvre d'écume, il pousse des gémissements, tous ses membres frissonnent, les nerfs s'allongent, la douleur le met hors d'haleine, il se fatigue, roule son corps

de tous côtés, il extravague ; tant la violence du mal en se répandant & en pénétrant toutes les parties de son corps le maîtrise, & agit puissamment sur son ame. C'est ainsi que les ondes écumantes de la mer se soulèvent & frémissent par le choc impétueux des vents. La douleur lui arrache des gémissements, les paroles qui sortent de sa bouche sont entrecoupées, tout annonce sa démence, car l'ame & l'esprit en partageant les atteintes du mal, se divisent & perdent leur force, leur puissance & toute leur liberté. Mais dès que la cause du mal cesse, dès que le venin se retire, le malade se relève d'abord avec peine, ses premiers pas sont chancelants, il reprend ses sens peu-à-peu, & son ame retournée bientôt à ses premières fonctions. Or, si l'ame contenue dans le corps, est exposée à de si cruelles atteintes, si ses fonctions peuvent être troublées & arrêtées de tant de manières différentes, comment pourroit-on croire que l'ame étant séparée du corps, pût subsister un seul moment dans l'air, parmi les vents, les orages & les tempêtes ?

La médecine qui employe avec succès des remèdes pour les maladies de l'ame, comme pour celles du corps, nous apprend encore par-là que l'ame est nécessairement sujette aux loix de la mort ; car pour guérir & remettre l'esprit dans son assiette ordinaire, cela suppose un changement, une addition ou une soustraction de parties ; or il est impossible que ce qui est immortel, change l'ordre & la situation de ses parties, il ne peut être augmenté ni diminué ; car tout corps qui paille les limites que la nature lui a prescrit, qui change de disposition & d'assemblage, périt & n'est plus le même composé. L'esprit, par conséquent, tant dans l'état de santé que de maladie, nous donne toujours des marques certaines qu'il est né mortel & périssable. Et tel est l'empire de la vérité, qu'elle triomphe toujours tôt ou tard des arguments d'une fausse raison & des vains raisonnements qu'on lui oppose.

Nous voyons souvent l'homme dépérir sensiblement, le sentiment abandonne ses membres les uns après les autres ; les ongles, les doigts des pieds deviennent d'abord livides, la mort

s'empare ensuite des jambes & bientôt elle se répand dans toutes les autres parties du corps. L'ame se divise donc en plusieurs parties ; elle souffre de la diminution , puisqu'elle se sépare successivement des différents membres du corps ; elle est donc périssable.

L'esprit étant une des parties les plus essentielles de l'homme , la nature doit lui avoir donné une situation fixe , comme aux sens qui sont les mobiles de la vie ; & de même que les mains , le nez , les yeux , les oreilles étant séparées du corps , ne peuvent avoir de sentiment , ni conserver long-temps leur mouvement , de même l'esprit ne peut par lui-même & sans le secours du corps qui lui sert comme d'enceinte , subsister , & on ne sauroit concevoir aucune autre chose qui soit plus étroitement & plus intimement unie au corps , puisqu'il lui est attaché par les liens les plus étroits.

L'esprit & le corps n'ont de force & de puissance que l'un par l'autre ; la vie qui leur est commune , n'est que l'effet de leur accord & de leur correspondance mutuelle : l'esprit sans
le

le corps ne peut subsister un seul moment, ni exercer aucune faculté; & le corps sans l'ame ne peut recevoir aucune sensation, il périt; & de même que l'œil déplacé de sa situation ordinaire, ne pourroit appercevoir les objets, de même l'ame & l'esprit séparés du corps, ne pourroient exercer aucune fonction. S'il étoit vrai que l'ame en s'affranchissant des liens du corps, conservât sa nature; si elle trouvoit dans l'air les mêmes secours qu'elle reçoit du corps, si toutes ses parties pouvoient en être contenues, si elle y pouvoit exécuter les mêmes mouvements, l'air deviendrait un corps vivant & animé. Convenons donc que puisque le corps se décompose & périt, que l'esprit se divise & se détruit également. Les mêmes causes de mort & de destruction agissent sur tous les deux en même-temps.

Enfin, si le corps ne peut supporter la retraite de l'ame, sans tomber aussitôt en pourriture & répandre tout-à-l'entour de lui une puanteur insupportable, pourquoi donc ne pas croire que l'ame se dégageant des parties intérieures du corps, se disperse & s'é-

Tome I.

F

vanouit comme la fumée, & que ce n'est qu'après sa retraite que le corps périt entièrement? car les principes de l'ame étant forcés de quitter leur place ordinaire, cherchent à s'échapper; ils pénètrent par les membres, par les pores, par toutes les issues obliques ou droites qu'ils rencontrent, de sorte que l'ame reçoit du changement & de la division dans le corps, avant de s'en séparer : elle s'y partage en différentes parties, & elle ne s'évanouit dans les airs, qu'après avoir souffert auparavant les atteintes de la destruction.

Quelquefois l'ame paroît être au dernier terme de la vie; on croiroit que quelque cause extérieure agissant sur elle, tend à sa destruction : alors les membres sont privés d'action & de mouvement, le visage est pâle & défait, comme si l'heure de la mort étoit arrivée; le corps tombe en faiblesse, il perd toute sa force, on fait d'inutiles efforts pour résister à cette situation : toutes les puissances de l'ame sont assoupies & suspendues; elle partage tellement la faiblesse du corps que si une cause plus puissante venoit

à agir dans ce moment, elle occasioneroit sûrement la perte totale du composé. Comment donc se persuader que l'ame, qui est d'une nature si foible, si fragile, puisse exister dans l'air sans l'appui du corps? Bien loin de pouvoir y exister éternellement, il est impossible de concevoir qu'elle puisse même y subsister un seul instant.

On ne s'apperçoit pas au moment de la mort que l'ame se sépare du corps, pour en sortir dans son entier; son passage n'est point sensible à la poitrine, à la gorge: il paroît au contraire que chaque partie périt dans les lieux où la nature l'a d'abord fixée, comme tous les sens périssent dans les lieux de leur situation.

Si l'ame étoit immortelle, elle ne regretteroit pas à l'heure de la mort, d'être dégagée des liens du corps; elle se réjouiroit au contraire de quitter une enveloppe étrangère, comme le serpent se réjouit au printemps de quitter sa vieille peau, ou le cerf de se débarrasser de son bois.

Enfin, pourquoi l'esprit ne prend-il jamais naissance dans la tête, dans le

dos, dans les pieds, dans les mains? Mais pourquoi demeure-t-il constamment attaché aux lieux où la nature l'a d'abord fixé, si ce n'est que toutes les choses ont un lieu déterminé où elles doivent naître, croître, se développer, se conserver, de sorte que la différente disposition des membres n'empêche point l'ordre de leurs fonctions; tant il est vrai que tout est arrangé & disposé avec un ordre constant: le feu ne tire point son origine des rivières, & le froid n'est point produit par le feu.

Si l'ame d'ailleurs étoit immortelle par sa nature, si elle pouvoit conserver du sentiment lorsqu'elle est séparée du corps, il faudroit supposer, si je ne me trompe, qu'elle conserve & jouit de l'usage de tous ses sens après sa mort. Sans cette supposition nous ne pouvons nous représenter les ames errantes sur les bords de l'Achéron: aussi les Peintres & les Poètes qui nous les ont ainsi représentées dans les siècles passés, n'ont-ils pas manqué de leur attribuer l'usage du sentiment. Mais comme l'odorat, le toucher & tous les sens n'ont point d'action & de sentiment sans le concours

de l'ame , de même les sens sans le secours des mains , des yeux , des oreilles , n'ont point de vie & de mouvement , & l'ame qui en feroit douée , n'éprouveroit aucune sensation.

Nous ne pouvons douter que le sentiment ne soit répandu dans tout le corps , que c'est lui qui en anime & vivifie toutes les parties : il faut donc convenir que si quelque atteinte subite vient à le partager dans le milieu , de sorte qu'il reste divisé en deux parties, il faut aussi que l'ame partagée & divisée par la violence de ce coup , soit détruite ainsi que le corps : or, il est certain que ce qui peut se partager & se diviser en plusieurs parties , n'est pas doué d'une nature immortelle.

On dit qu'il est d'usage dans les combats de se servir de chars armés de faulx tranchantes, qui toutes fumantes du sang qu'elles ont versé, taillent souvent en pieces les membres avec une telle rapidité, que quoique séparés du corps , ils conservent leur mouvement , on les voit palpitants sur la poussière; l'esprit & le corps

dans la chaleur du carnage , semblent ne point sentir le mal qu'ils ont reçu , le guerrier ardent au combat s'avance dans la mêlée , il ne s'aperçoit pas que les roues & les faulx tranchantes viennent de lui abbatre son bras gauche avec son bouclier , cet autre oublie que sa main droite vient de lui être coupée , au moment qu'il s'avance à toute bride vers l'ennemi ; cet autre encore s'efforce de se lever sur une jambe qui vient de lui être emportée , tandis que son pied expirant remue encore ses doigts sur la poussière , & la tête de celui-ci séparée du reste de son corps , montre un visage animé & des yeux menaçants , tant que l'ame n'est pas entièrement dissipée.

Voyez cet horrible serpent dont on vient de couper la queue en plusieurs parties , il est encore redoutable par sa langue qu'il darde avec fureur : irrité par la violence de ses douleurs , il se retourne en arriere , cherche la plus proche de ses parties , y plonge son dard empoisonné & y fait de cruelles blessures. Chacune de ses parties retranchées s'agite , se replie & répand

son venin sur la terre; concluez-vous de-là que chaque partie est animée par une ame particuliere? Si cela étoit, il y auroit plusieurs ames dans un même corps, convenez donc que l'ame qui commande à l'animal, a été divisée, elle est donc périssable, puisqu'elle peut se partager comme toutes les autres parties du corps.

Si l'ame est immortelle par sa nature, si elle n'entre & n'anime le corps qu'au moment de sa naissance, d'où vient l'oubli des âges précédents dont il ne reste pas la moindre trace dans l'esprit? si les facultés de l'ame peuvent s'altérer au point qu'elles perdent entièrement le souvenir des choses passées, l'ame n'est pas à mon avis bien éloignée de la mort, & il faut que vous conveniez qu'elle périt, & que celles qui animent les corps, à présent se sont formées & développées avec eux.

Si les puissances vivifiantes de l'esprit n'étoient reçues dans le corps que lorsque ses organes & toutes ses parties sont entièrement formés, on ne verroit pas l'esprit au moment de notre naissance, & dès que nous met-

tons le pied, pour ainsi dire, sur le
 feuil de la vie, croître & se développer
 en même-temps que le corps, il ne
 seroit pas mêlé avec le sang, & ne se
 développeroit pas avec lui, il faudroit
 au contraire qu'enfermé comme dans
 une cage, il se soutînt & se conservât
 par ses propres forces. C'est pourquoi
 plus j'examine la nature de l'ame,
 plus je me persuade que non-seule-
 ment elle est une production de la
 nature, mais qu'elle est soumise aux
 loix de la mort : l'ame est trop inti-
 mement unie au corps, pour ne ve-
 nir que du dehors, l'expérience nous
 démontre le contraire, la connexion
 avec les veines, le sang, les nerfs, les
 os est si intime que les dents même
 sont susceptibles de sentiment, com-
 me on ne l'éprouve que trop par les
 maux cruels qu'on y ressent, lors par
 exemple qu'on boit des liqueurs très-
 froides, ou lorsque dans les aliments
 qu'elles broient, il se rencontre quel-
 que petit caillou. Il n'y a donc pas
 d'apparence que les ames qui sont
 si bien tissées avec les corps, puis-
 sent en sortir sans altération, ni se
 conserver dans leur entier, en se sé-

parant des nerfs, des jointures & des os.

Si vous vous persuadez que l'ame vienne du dehors pénétrer & animer les différentes parties du corps, c'est une raison de plus pour croire, qu'étant répandue de la sorte, sa perte doit suivre bien plutôt la destruction du corps, car tout ce qui pénètre, qui s'insinue au travers d'un corps, se dissout & périt nécessairement, & de même que les aliments en se distribuant dans toutes les parties, & en servant à la subsistance & à l'accroissement du corps, changent de nature, de même en supposant que l'ame & l'esprit soient dans leur entier, lorsqu'ils se présentent pour animer un corps nouvellement formé, il est impossible, puisqu'ils sont nécessités de le pénétrer, qu'ils puissent être exempts de la dissolution; les éléments dont ils sont composés doivent nécessairement se dissoudre en s'insinuant par toutes les issues dans les membres. Ainsi l'ame qui anime & commande alors au corps, doit faire naître à celle qui a été divisée en le pénétrant; de sorte qu'on ne peut

pas douter que l'ame ne naisse, & ne périssè en même-temps que le corps. Mais lorsqu'un corps a perdu la vie, y reste-t-il quelques éléments de cet esprit vital qui l'animoit, ou bien l'ame est-elle entièrement dissipée ? S'il y a quelque reste de ce souffle vivifiant, rien ne peut nous persuader que l'ame soit immortelle, car alors sa retraite du corps n'a pu se faire que par la soustraction de quelques-unes de ses parties ; si au contraire l'ame s'est retirée en entier du corps, sans y laisser aucune de ses parties, qui peut donner l'existence, la vie à ces vermineux qui s'engendrent dans les entrailles des cadavres, & à cette multitude de petits insectes vivants, qui n'ont ni os ni sang, & qui prennent naissance dans les différentes parties du corps ?

Si l'ame n'étoit formée avec le corps, on ne verroit pas le lion conserver constamment la noblesse & la fierté de son caractère, la ruse ne seroit pas toujours le partage du renard, & le cerf dominé par la crainte ne se plairoit pas dans les sombres retraites des forêts. Com-

ment toutes les especes d'animaux auroient-elles des qualités particulieres qui naissent & se développent avec eux , si les facultés de l'ame ne croissoient & ne se développoient en même-temps que les forces du corps , par l'ordre & le concours des principes & d'une matiere qui leur sont propres ? Si cette puissance qui nous anime étoit immortelle , si sa transmigration dans les corps étoit ordinaire , tous les êtres n'auroient pas des habitudes , ni des qualités particulieres à leur especes ; le chien d'Hyrkanie fuirait à l'aspect du cerf , & l'épervier tremblerait dans les airs à la rencontre de la timide colombe. La raison deviendrait le partage des animaux , & la folie seroit l'attribut des hommes. En vain on prétend que l'ame immortelle change d'habitude en changeant de corps ; tout changement dans une chose fait sa dissolution & est une cause de mort ; les parties de l'ame en changeant leur ordre primitif , changent de nature & périssent nécessairement avec le corps. Si l'on prétend que les ames des hommes ne passent & n'animent jamais

que des corps humains, je demande comment il est possible que l'ame d'un sage devienne celle d'un insensé, pourquoi la prudence n'accompagne jamais la jeunesse, pourquoi un jeune cheval dans les combats n'a point l'adresse & la force d'un cheval fait; si ce n'est parce que les facultés de l'ame ne se développent qu'à proportion des forces du corps, & chacune par les semences qui leur sont propres. Il est donc impossible que l'ame ne soit délicate & foible dans un corps jeune & délicat; mais si cela est ainsi, on ne peut donc s'empêcher de convenir que l'ame ne soit en bute aux traits de la mort, puisqu'elle reçoit des changements dans le corps, que ses facultés augmentent avec l'âge, & que le sentiment varie en même-temps que les forces du corps varient.

Comment l'ame pourroit-elle se perfectionner en même-temps que le corps & atteindre avec lui à cet âge heureux où brille la raison, si elle n'étoit dès le premier instant de sa formation, sa compagne inséparable? Comment pourroit-elle désirer de ces

fer d'animer le corps dans sa vieillesse ? Pourroit-t-elle craindre de profaner son essence par la corruption du corps , ou que sa demeure cédant au long cours des années ne l'accablât sous sa chute , comme si ce qui est immortel pouvoit être écrasé ou détruit ?

Mais puisqu'enfin les arbres ne croissent point dans l'espace des airs , que les nues ne se forment point dans la profondeur des mers , que les poissons ne vivent pas dans les champs , que les bois ne contiennent pas de sang , que les rochers n'ont point de sève , il faut que la nature ait déterminé à toutes les choses un lieu propre & fixe pour y croître & s'y développer. De même la nature de l'ame & de l'esprit ne peut subsister seule sans le corps , il faut qu'elle ait une naissance commune avec lui , & qu'elle soit attachée aux nerfs , au sang , &c.

N'est-t-il pas absurde de vouloir associer une nature immortelle avec un être périssable & corruptible ? Une substance éternelle peut-elle être d'intelligence avec un être mortel , peut-elle partager ses travaux & ses souffrances ? Est-il rien de plus incom-

patible, de plus opposé, de plus contraire que l'union d'une substance périssable avec une nature immortelle ?

La nature de tout ce qui est éternel est d'être d'une telle solidité, qu'il résiste & demeure impénétrable à tous les efforts qu'on lui oppose, rien ne peut ni ne doit le diviser, ni pénétrer ses parties. Tels sont les éléments de la matière première dont je vous ai parlé ci-devant. La durée éternelle d'une substance peut encore dépendre de ce qu'elle est hors d'atteinte de toute impression, comme le vuide qui ne peut être frappé, ni divisé en aucune manière, parce qu'étant infini & comprenant tout, rien ne peut favoriser la dissolution de ses parties, aucun corps ne peut le diviser, il est par conséquent d'une nature immortelle ; mais l'ame, comme je vous l'ai déjà enseigné, n'est point une substance impénétrable, puisqu'il y a du vuide dans l'assemblage de ses parties ; elle n'est pas non plus impalpable comme l'espace, car le choc violent d'un corps peut déranger son harmonie & la détruire, & de quelque manière que se fasse sa destruction, les abîmes de

l'espace lui prêtent en tout temps leurs vastes étendues pour la recevoir, & les portes du trépas ne peuvent jamais lui être fermées.

Que vous êtes dans l'erreur si vous croyez que l'ame est immortelle, parce qu'elle fait se garantir des choses nuisibles, soit par ce qu'elle fait repousser les impulsions violentes qui lui sont faites, avant d'en sentir les atteintes, soit parce que les coups qu'elle reçoit sont souvent impuissans pour la détruire totalement; car outre que l'ame partage les infirmités, les maladies du corps, elle est souvent troublée par l'incertitude de l'événement des choses futures; la crainte augmente ses maux, des soins inquiets la tourmentent, les remords de ses fautes la déchirent : joignez à cela ses propres fureurs, la perte de sa mémoire; ajoutez-y encore les noires vapeurs de la léthargie qui étouffent ses lumières & ses connoissances.

La mort n'est donc qu'un nom redoutable; elle n'est rien à notre égard, puisque l'ame est mortelle : & comme dans les siècles passés nous ne sentions pas les malheurs qui affligeoient nos

ancêtres, lorsqu'Annibal couvrit de ses armes les campagnes du Latium, que tout ce qui étoit sous le ciel se ressentit des horreurs de la guerre; qu'on fut long-temps dans le doute qui de Carthage ou de Rome seroit la maîtresse du monde; de même à l'instant de la dissolution de l'ame & du corps, dont la réunion forme notre existence, tout sentiment cessera pour nous; notre être étant détruit, rien ne pourra nous affecter, rien ne pourra frapper nos sens, quand même la terre s'uniroit avec la mer, & la mer avec le ciel. Il nous seroit même absolument indifférent que l'ame & l'esprit conservaient du sentiment, après la séparation du corps, puisque nous n'existons & n'éprouvons de sensations que parce que nous sommes formés de l'union de l'un & de l'autre. Si le temps pouvoit dans la suite des siècles, après la dissolution d'un être, rassembler & réunir toutes les parties de matière qui le formoient, donner à ces parties la même forme qu'elles ont actuellement, & le rappeler ainsi à la jouissance d'une seconde vie; cette réunion, ce nouvel

assemblage lui feroient encore indifférents, parce que l'économie & les mouvements de la vie ayant une fois cessé, ils ne peuvent plus être les mêmes par ce retour : & de même que nous ne sommes pas actuellement inquiets de ce que nous avons été auparavant, nous ne devons pas l'être de ce que nous deviendrons un jour. D'ailleurs si nous réfléchissons sur l'immense espace des siècles écoulés, si nous faisons attention en combien de manières les mouvements de la nature ont dû varier, nous nous convaincrons facilement que les éléments des choses ont été souvent dans la même disposition, dans le même ordre où ils sont aujourd'hui : mais l'esprit ne peut s'en rappeler la mémoire, parce que les facultés de la vie ont été interrompues plusieurs fois, & que le mouvement qui animoit les organes des sens, a cessé par la désunion & la dissolution du composé.

On n'est malheureux & on ne le devient que parce qu'on se rencontre précisément dans le temps où la fortune fait ressentir ses coups ; mais puisque la mort nous garantit des

maux qu'elle nous fait souffrir, puis-
qu'elle met ceux qui ont vécu dans
les siècles précédents, à l'abri des
malheurs qui font notre infortune pré-
sente ; avouons donc qu'elle n'est
point à redouter. Il est impossible
que celui qui n'existe plus soit mal-
heureux, car il n'y a point de dif-
férence entre celui qui n'a jamais
existé & celui qui perd son existen-
ce actuelle.

Quand vous verrez un homme s'al-
larmier de ce que son corps fera la
pâturage des vers, ou sera consumé
par des flammes dévorantes, ou dé-
chiré & mis en pièces par des animaux
carnassiers ; croyez, quoiqu'il assure
être convaincu que le corps perd toute
sensibilité à la mort, croyez, dis-je,
qu'il ne dit pas la vérité ; son cœur est
en proie à quelque inquiétude secrète,
qu'il tache de déguiser, car il ne
fait rien qui confirme sa prétendue
conviction, & bien loin de croire que
la mort le prive entièrement de la
vie, il s'imagine qu'il y a quelque
chose qui lui survit, dont la nature
ne lui est pas connue.

Celui qui dans le cours de la vie

craind que son corps après la mort ne soit la proie des oiseaux & des bêtes, fait connoître son incertitude sur son sort futur ; il voit avec douleur qu'il ne peut l'éviter ; il ne peut penser sans frémir, que son corps sera la pâture de vils animaux, cette idée lui flétrit l'imagination, il s'indigne que son être soit corruptible, il ne voit pas qu'il est impossible qu'à sa mort il survive un autre lui-même, qui pleure sur sa perte & le plaigne d'être la proie des flammes ou la nourriture des vers. Si le sentiment survivoit à notre existence, si nous ressentions après la mort la dent des bêtes carnassières qui nous dévoreraient, nous ressentirions également le feu de la flamme dévorante qui nous consume sur le bûcher, nous serions glacés par le froid du marbre de notre tombe, & nous gémirions sous le poids de la terre qui nous couvre.

Mais alors vous ne jouirez plus de la douceur d'être reçu dans votre maison par une épouse charmante dont vous faisiez le bonheur, de tendres & chers enfants n'iront plus à votre rencontre, ils ne vous presse-

ront plus de leurs mains caressantes, ils ne vous couvriront pas de leurs plus tendres baisers; vous ne pourrez plus être utile, soit par vos conseils, soit par vos actions, à ceux qui avoient besoin de votre secours. Infortuné, infortuné, vous crierait-on, un seul jour vous a ravi tous les délices de la vie ! Mais que ne vous disent-ils plutôt tous ces biens ne feront plus l'objet de vos desirs ! Si les hommes étoient fortement persuadés de cette vérité, l'inquiétude & la crainte, ces tyrans de la vie, n'en troubleraient plus la douceur & la tranquillité. Le sommeil de la mort délivre pour toujours de tous les maux, les larmes ne sont que pour ceux qui nous survivent ; nos proches, nos parents, répandus autour de notre bûcher l'arrosent de leurs pleurs, & la perte d'un ami chéri, fait au cœur une douleur profonde que le temps peut à peine effacer.

Si la mort n'est que le retour à un doux sommeil, à un repos éternel, qu'a-t-elle donc de si redoutable ? Quelle raison de tant se lamenter, de se plaindre si amèrement au sein

de la joie , au milieu des festins ? Les hommes , la tête ombragée de fleurs & la coupe à la main , se disent sérieusement les uns aux autres , que les plaisirs ont peu de durée , déjà ils sont écoulés , & ce moment de jouissance emporté par la rapidité du temps ne reviendra plus. Ne croiroit-on pas , à les entendre , qu'ils craignent d'être tourmentés lorsqu'ils ne seront plus , par l'ardeur de la soif ou par quelque autre desir ?

Lorsque le sommeil suspend l'action des organes de l'esprit & du corps , on n'est point inquiet sur son sort , on ne craint pas pour sa vie , alors le mouvement des principes qui produisent le sentiment n'est que suspendu , bientôt on revient de ce sommeil tranquille. L'effet de cette situation devrait nous persuader que le sommeil de la mort est bien plus doux , puisqu'il nous délivre à jamais de toute inquiétude ; il est moindre à notre égard que le sommeil naturel , si on peut comparer le néant à la réalité ; car à la mort l'union de tous les principes est entièrement détruite , & les mouvements de la vie ayant une

fois cessé, on ne revient jamais de ce sommeil éternel.

Si la nature enfin venoit à s'adresser à quelqu'un de nous tout-à-coup, & qu'elle lui fit ces reproches ; d'où vient, ô mortel insensé, que tu t'abandonnes à la douleur ? Pourquoi la mort est-elle le sujet de tes craintes & de tes larmes ? Si tu as joui de toutes les douceurs de la vie, si tu as passé tes jours dans les délices & les plaisirs, pourquoi ne la quittes-tu pas avec gaieté, ainsi que l'on quitte un festin où l'on s'est rassasié d'une chère abondante & délicate ? pourquoi ne te livres-tu pas à un doux repos, à cette égalité de l'esprit qui ne craint pas les approches de la mort ? Si la jouissance des plaisirs n'a pu te satisfaire, si la vie t'est devenue à charge, pourquoi cherches-tu, ô insensé, à prolonger des jours qui font ton malheur, & qui doivent couler avec les mêmes désagréments ? Que ne termines-tu ta triste carrière par une fin généreuse ? je ne puis plus rien pour toi, je ne saurois rien faire de plus en ta faveur, si ton corps n'est point encore courbé par le poids de l'âge, si

tes membres sont encore dans leur vigueur & n'ont point senti les atteintes de la vieillesse ; apprends au moins que tout obéira à l'ordre que j'ai établi dans les premiers temps, tu n'y verras jamais le moindre changement, quand le cours de ta vie seroit de plusieurs siècles, & que tu serois même destiné à l'immortalité. Que répondre à ce discours de la nature, sinon que c'est avec raison qu'elle nous fait ces reproches & que les vérités dont elle nous accable sont sans réplique ? N'est-ce pas avec plus de raison qu'elle dit d'une voix terrible & menaçante à celui qui se désespère & se plaint d'être d'une nature mortelle, insensé que tu es, arrête tes pleurs, supprime tes gémissements, la mort que tu redoutes va terminer tes malheurs, & s'adressant à ce vieillard, qui gémit du nombre de ses années, pourquoi te tourmentes-tu, n'a-t-il pas été en ton pouvoir de jouir jusqu'à présent de tous les agréments de la vie ? mais parce que tu as toujours souhaité ardemment les choses qui te manquoient, & que tu as fait peu de cas de celles que tu possédois, il te

semble aujourd'hui que la vie que tu as menée a été peu agréable, que tu n'as goûté que des plaisirs imparfaits, & que la mort te surprend avant d'avoir pu satisfaire tous tes desirs. Tes regrets, malheureux vieillard, viennent trop tard, laisse généreusement à d'autres des plaisirs que tu t'efforces en vain de posséder. La nature n'est-elle pas en droit de reprendre une vie qu'elle ne t'a donnée que sous les conditions de la restitution? C'est avec raison, ce me semble, qu'elle augmente tes peines par ses reproches, c'est une loi, c'est une nécessité que tout se succède dans la nature, que les choses anciennes fassent place aux nouvelles, que les êtres se reparent les uns par les autres; car rien ne périt entièrement ou n'est précipité dans le tartare; la matière toujours subsistante & éternelle produira dans les âges futurs des hommes, des animaux, qui après avoir paré successivement la scène du monde, disparaîtront & subiront comme toi le sort de la destruction, les êtres ne font que se prêter successivement le flambeau de la vie, elle n'a été donnée

à personne en propre, chacun n'en a que la jouissance.

Réfléchis sur les temps qui ont précédé ton existence, tu verras qu'ils n'ont rien de commun avec toi, c'est un miroir que la nature t'offre pour y contempler l'avenir qui suivra notre mort. Tant de siècles passés n'ont rien de redoutable, il n'est point de sommeil plus tranquille que le repos de ces âges écoulés, tout ce qu'on raconte de l'Empire de Pluton n'est qu'une figure des malheurs réels de la vie.

Tantale ne tremble point à la vue de l'immense rocher qui le menace d'une chute prochaine; c'est la crainte que les mortels ont des Dieux qui les inquiète durant la vie, & leur fait redouter la mort qui les attend. Tithie n'est point sur le rivage de l'Achéron la proie des oiseaux, sa large poitrine ne suffiroit point à leur voracité pendant des temps éternels, & quand on supposeroit que ses membres étendus couvrent neuf arpents, ou même la surface entière de la terre, ils ne pourroient résister aux traits d'une douleur continuelle, ni

être l'aliment éternel des cruels vautours. Le véritable Ithie est l'homme en proie à tous les feux de l'amour; c'est le malheureux, dévoré par les inquiétudes, les soucis, les chagrins, c'est celui que les desirs, les passions tiennent dans l'esclavage. Le Sisyphé du tartare est l'homme qui desire les grandeurs, qui recherche les faïceaux, les honneurs publics, & qui ne pouvant les obtenir, se livre à la douleur & au désespoir. Briguer des rangs, des dignités, ne les point obtenir, souffrir tout ce qu'il y a de plus dur & de plus humiliant pour y parvenir, n'est-ce pas l'image de cet infortuné, qui condamné à monter un rocher sur une haute montagne, se voit ensuite tomber par son propre poids, & est obligé de recommencer sans cesse ce pénible & inutile travail?

N'être jamais content des biens que nous offre la nature, ne pouvoir dans aucun temps satisfaire ses desirs insatiables, épuiser les richesses & les présents variés des saisons nouvelles, sans qu'il naissè jamais un moment, où rassasié de ces commodités, l'hom-

me quitte la vie sans regret & sans inquiétude, n'est-ce pas la moralité de la fable qui nous enseigne que des filles d'une jeunesse brillante sont occupées sur l'Achéron à verser incessamment de l'eau dans un vase percé qui ne pouvant jamais être rempli, rend leurs peines sans cesse inutiles.

Aureste le Cerbere, les Furies, l'affreux Tartare qui répand des torrents de feu & de fumée, n'existent en aucun lieu & ne peuvent jamais avoir existé; mais on est cruellement tourmenté pendant la vie par une crainte proportionnée à la grandeur des crimes dont on est coupable. Les affreux cachots, le supplice d'être précipité d'un rocher, les bourreaux, la torture, les fouets, la poix brûlante, les torches ardentes, l'usage enfin des différents supplices, quoiqu'éloignés, ne laissent pas d'effrayer l'imagination. L'homme coupable & criminel craint d'avance la punition qu'il mérite: ses remords, ses craintes sont ses propres bourreaux; il vit dans une cruelle incertitude sur le terme de ses malheurs; il craint encore qu'après la mort ses peines ne deviennent plus

cruelles, & cet état de doute fait de la vie des hommes crédules un perpétuel enfer.

Veux-tu t'accoutumer à la mort, réfléchis souvent qu'Ancus, ce bon & digne Prince, qui l'emporte si fort sur toi par ses hautes vertus & ses éminentes qualités, ne jouit plus de la lumière. Le diadème de tant de Rois, la suprême puissance, n'ont pu en garantir tant d'illustres guerriers qui t'ont précédé, & qui sont dans l'éternelle nuit du tombeau. Ce héros même, qui s'ouvrit autrefois un passage au travers des mers, qui méprisant les murmures de l'Helléspont, fit marcher ses légions parmi les précipices & fouler aux pieds des chevaux les ondes étonnées, est privé de la lumière; la mort n'a pas craint de séparer son ame de son corps. Le grand Scipion, la terreur de Carthage & de l'univers, n'a point été distingué du commun des mortels, ses cendres reposent dans la terre comme celles du plus vil esclave. Ce sort a été commun aux inventeurs des arts, des sciences; les Poètes, compagnons inséparables des Muses, n'ont point été mieux partagés. Homère, leur Prin-

ee, a subi comme eux la loi du sommeil éternel ; Démocrite , enfin , voyant que sa vieillesse affoiblissoit les facultés de son esprit , alla au-devant de la mort & lui rendit un hommage volontaire. Épicure même , ce mortel si supérieur à tous les autres par l'élevation de son génie , lui qui a brillé parmi les Sages de la terre avec l'éclat du soleil , dont la vive lumière efface celle des autres astres , a vu terminer sa carrière ; & toi tu crains de mourir , toi dont la manière de vivre est déjà un état de mort , qui consumes tes jours dans un triste sommeil , qui sommeilles étant éveillé & dont les mêmes songes qui troubloient ton repos pendant la nuit , ne cessent point de t'alarmer pendant le jour : tu ne connois pas la cause secrète de tes malheurs ; accablé d'ennui , de souci , de chagrin ; douteux , incertain dans toutes tes démarches , ton esprit erre à l'aventure & s'abandonne à l'incertitude & à l'erreur.

Si les infortunés mortels s'appliquoient à connoître la cause de l'accablement de leur esprit , s'ils recher-

choient la source des inquiétudes qui les affligent, on ne les verroit pas continuer de vivre comme ils font, ne sachant jamais ce qu'ils veulent, n'étant jamais contents de leur situation présente, cherchant à la quitter, comme si ce changement pouvoit les débarrasser du fardeau de leurs inquiétudes ; l'un se déplaît dans sa maison, la quitte souvent & n'en est pas plutôt sorti que l'envie lui prend d'y revenir, ne trouvant rien au dehors qui calme son esprit inquiet ; l'autre pousse ses chevaux à toute bride vers sa métairie, comme s'il y alloit pour en éteindre l'embrasement, mais à peine y est-il arrivé que l'ennui le poursuivant, il voudroit pouvoir se livrer au sommeil, & désespéré de ne pas le trouver, il se hâte de revenir à la ville par l'espoir d'être moins tourmenté. C'est ainsi que l'homme s'agite sans cesse, il trouve en lui son persécuteur, il voudroit pouvoir s'éviter, mais comme on ne peut se séparer de soi-même, on est obligé de souffrir la continuation des maux qui nous affligent, parce qu'on en ignore la cause ; si elle étoit connue, il fau-

droit que l'homme quittant toute autre chose, se livrât entièrement à l'étude de la nature, elle seule pourroit le rendre heureux ; car qu'y a-t-il de plus important que d'être assuré de son état après la mort, état qui doit durer non pas une heure, mais pendant l'éternité des temps qui doit suivre.

Quel est donc ce desir si passionné de la vie pour être si fortement alarmé dans l'incertitude du péril ? Tout mortel n'est-t-il pas convaincu que la mort est inévitable, toute précaution n'est-t-elle pas inutile pour s'y soustraire ? La mort est une loi de nature, un changement nécessaire que doivent subir tous les êtres. Toutes nos démarches nous y conduisent, le terme de la vie pour être plus long ne nous offre pas de nouveaux plaisirs ; mais on desir les choses que l'on n'a pas, elles semblent d'un prix bien supérieur à toutes celles que l'on possède, & à peine en a-t-on obtenu la jouissance qu'on forme de nouveaux desirs. La soif de la vie tourmente toujours également ceux qui craignent la mort, ils sont dans l'incertitude de leur destinée pour les âges

futurs, ils sont inquiets sur la fin de leur course & craignent le sort qui les attend après leur mort. C'est en vain, cependant, que nous voulons disputer le terrain de la vie, tous nos efforts ne peuvent arracher à la mort un instant de sa détermination, & s'il étoit en notre puissance de donner à notre vie la durée de plusieurs siècles, la mort qui viendrait en trancher le cours, ne seroit pas moins éternelle. L'éternité des siècles est égale pour tous les hommes, celui qui meurt aujourd'hui, ou celui qui est mort il y a plusieurs années, plusieurs siècles auparavant, sont également les victimes de l'âge irrévocable.

Fin du troisieme Livre.

